







NOTE

SUR

BENOET DU LAC

OU

LE THEATRE ET LA BAZOCHE

A AIX

A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

Par A. JOLY

Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix



LYON

N. SCHÖRRING, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—
1862

NOTE

SUR

BENOET DU LAC

OU

LE THEATRE ET LA BAZOCHE

A AIX

A LA FIN DU XVI^E SIECLE

Par A. JOLY

Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix



LYON

N. SCHIRING, LIBRAIRE-EDITEUR

1862

11-10-307

NOTE

SUR

BENOET DU LAC.



TIRE A 150 EXEMPLAIRES :

- 75 papier vergé teinté.
- 70 papier Hollande.
- 5 papier de couleur.



SE VEND A PARIS :

Chez A. Aubry, libraire, rue Dauphine, 16.

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN, A LYON.

7.10.307

NOTE

SUR

BENOET DU LAC

OU

LE THEATRE ET LA BAZOCHE

A AIX

A LA FIN DU XVI^e SIECLE

Par A. JOLY

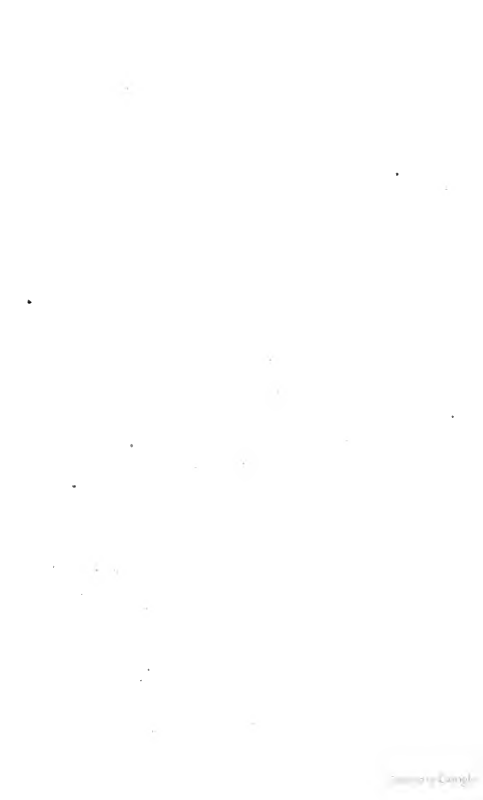
Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.



LYON

N. SCHEURING, LIBRAIRE-EDITEUR.

1862



LE DESESPERE'
TRAGICOMEDIE
POVR EXEMPLAIRE
D'OBEISSANCE

Poëme très remarquable aux peres, & enfans
de famille :

A laquelle est adiousté vn petit meflange de Poësie,
avec Carefme-prenant,

Tragicomedie facetieufe en laquelle y a vn Coq à l'Afne à quatre
langues touchant plusieurs abus de ce temps.

Par BENOET DV LAC D.



A AIX EN PROVENCE.
PAR IEAN COVRRAYD.
IMPRIMEVR DE LA VILLE.

CIO. IO. CXV.





NOTE

sur

BENOET DU LAC.

I.



VOICI un auteur dramatique dont le nom ne figure dans aucune collection, qu'on ne trouve pas dans les bibliothèques : un petit livre imprimé, aussi rare & aussi inconnu que le plus obscur des manuscrits. Qui a jamais parlé de Benoet du Lac?

Qu'on me permette de dire d'abord comment j'ai fait connaissance avec ce mystérieux écrivain. Je

parcourais quelques mémoires inédits sur l'histoire du seizième siècle en Provence, & j'en étais arrivé au journal où Foulques Sobolis, procureur au siège d'Aix, a, de 1586 à 1607, consigné, pour ainsi dire heure par heure, avec une exactitude naïve, tous les événements qui ont intéressé son pays, quand, à l'année 1595, je rencontrai les lignes suivantes : « Le 24 juin a été joué un jeu à l'Archevêché par les écoliers de la Ville & les enfants de M. de la Fare & autres, qui était l'*Enfant vicieux & vertueux*. Le vicieux, après avoir tout dissipé, s'est désespéré & le diable l'a emporté; & le vertueux, le père l'a marié : & ensuite une farce à quatre personnages, un Savoyard, un Provençal, un Espagnol & un Français. »

Ces simples phrases semblaient pleines de promesses, & le vrai commencement d'une bonne fortune. En effet, les renseignements sont rares sur l'histoire du théâtre en Provence; & voici, tout à propos, un contemporain, un témoin oculaire, qui va nous rendre compte d'une représentation complète, avec la grande & la petite pièce. Si la première, d'après ce naïf feuillet de 1595, ne paraît pas nous promettre de bien puissantes émotions dramatiques, n'est-il pas, du moins, curieux de voir, à cette date, une ville où le théâtre en est encore aux Moralités & aux Mystères. Car ce *Jeu* dont parle Sobolis a bien l'air d'être un souvenir de ces compositions, & sent fort son moyen-âge. D'un autre côté, la seconde

pièce doit avoir aussi son intérêt. Les historiens officiels de Provence ont noté consciencieusement les événements du seizième siècle; mais la vie manque à leurs récits. On y chercherait en vain des détails sur les mœurs & sur l'état des esprits. N'y a-t-il pas, au contraire, toute chance de trouver des renseignements de cette espèce dans un de ces divertissements populaires où, d'ordinaire, les mœurs se peignent en toute franchise? Et ces révélations seraient d'autant plus précieuses que 1595 est une date importante dans l'histoire de Provence. C'est le moment, en effet, où lassée d'agitations, revenue des folies de la Ligue, heureuse d'échapper à la fois à la révolte & à un gouverneur qu'elle déteste, Aix vient de rentrer sous l'obéissance de Henri IV, d'elle-même & par la seule conspiration des Provençaux des deux partis. Ecrite en de telles circonstances, au lendemain des longues guerres qui ont défolé le pays, cette farce, où figurent quatre personnages de race différente, représentant les divers acteurs de cette sanglante tragédie, les victimes & les oppresseurs, le pauvre peuple de Provence & les envahisseurs, doit garder la trace de tant d'émotions & présenter de piquants détails.

Hélas! jamais curiosité excitée n'a été plus vite & plus complètement déçue. En vain continuez-vous votre lecture, en vain cherchez-vous dans la suite du journal; Sobolis ne parle plus de cette représentation. Il faudrait, d'ailleurs, connaître bien mal

l'écrivain & son procédé habituel de narration pour espérer de lui davantage. Il nous a appris qu'on a joué deux pièces à Aix, le 24 juin, qu'il a assisté à la représentation : sa conscience est satisfaite. Vous-même que pouvez-vous lui demander de plus?

Mais en poursuivant ces études, & en cherchant dans la *Bibliographie provençale* de l'abbé Dubreuil les noms des écrivains provençaux du seizième siècle, j'en rencontrai un inconnu & singulier (1), &, à côté de ce nom l'indication d'une œuvre qui avait avec la représentation rappelée par Sobolis des analogies singulières. Mais où chercher cet inconnu?

Heureusement la Bibliothèque Méjanes est riche, &, parmi les 100,000 volumes, bien infortuné qui chercherait longtemps sans trouver. A l'appel du nom de Benoet du Lac répondit un précieux petit volume (2) petit in-4° de 97 pages, relié en maroquin vert; par malheur, le relieur en a mutilé les marges jusqu'à retrancher tout un vers, & une main d'enfant a enrichi le dernier feuillet d'illustrations naïves, quelques bonshommes en costume de cavaliers du seizième siècle. Le livre a été imprimé à Aix, chez Jean Courraud, en 1595, & porte une marque finement exécutée, un chardon dans un cadre ovale, entouré de cette légende :

(1) *Bibliographie de Provence*, par l'abbé Dubreuil, t. 2, p. 546. — Manuscrits de la Bibliothèque Méjanes, à Aix, n° 375.

(2) Bibliothèque Méjanes, n° 15524.

NUL NE S'Y FROTE : PATERE AUT ABSTINE (1). Il contient deux pièces que l'auteur appelle tragi-comédies, deux églogues & quelques petites pièces de vers (2). L'heureux propriétaire du volume, M. de Méjanès, le créateur de cette grande bibliothèque, nous avertit qu'il est très-rare (3). Quand cette note n'attirerait pas l'attention, le titre bizarre du livre (4), son aspect, le nom romanesque de l'auteur, suffiraient à la fixer. A la première lecture, il n'y a plus de doute possible : c'est là, bien évidemment, la pièce qu'a vu jouer l'honnête Sobolis. Les deux dates se rapportent exactement, & le sujet

(1) Jean Courraud est connu. Il est le troisième en date des imprimeurs d'Aix. Il s'y est établi en 1595 (V. Henrycy, *Notice sur l'origine de l'imprimerie en Provence*) avec le titre d'Imprimeur de la Ville; plus tard il prit pour associé son gendre Ph. Coignat. Ils publient, en 1615, un livre d'Ant. Mirandole, d'Aix, de *Calido innato & humido primigenio*, où ils sont désignés en ces termes : *Aquis Sextiis apud Joannem Courraud & Philippum Coignatum typographos civitatis & Massiliae ordinarios* CIICICXXV. M. Bory (*Origines de l'imprimerie à Marseille*) cite deux livres imprimés par eux pour Marseille, en 1616 & 1620. J. Courraud s'est servi souvent de cette marque du chardon. Il n'avait, du reste, inventé ni la vignette, ni la légende. — V. la note A à la fin du volume.

(2) Je me suis demandé s'il fallait reproduire en entier l'exemplaire de la Bibliothèque d'Aix. Après réflexion, & vu la date, il m'a semblé qu'il valait mieux, en citant les passages importants, grouper autour de l'auteur tous les faits peu ou point connus qui se rattachent à son livre & à sa personne.

(3) On lit sur le feuillet de garde : « Pièce très-rare. Acheté 15 # en parchemin, à Aix, chez M. David, en 1781, & payé, à Paris, 7 # pour la reliure; total 22 #. »

(4) Voir le titre de ce volume.

est bien le même. Voilà aussi la farce en question, avec ses personnages parlant quatre langues différentes, & malgré le silence du chroniqueur aixois, nous pouvons nous flatter maintenant de connaître le nom de l'auteur.

Qu'était-ce donc que Benoet du Lac? Tout au moins un écrivain malheureux. Aucun des chroniqueurs provençaux du seizième siècle n'a parlé de lui. Le seul qui mentionne la représentation de son œuvre a oublié de le nommer, & la postérité n'a pas été moins discrète. Les bibliophiles ne l'ont pas connu; les historiens du théâtre, qui ont parlé de tant d'auteurs & de tant de pièces, ne disent mot du *Désespéré*. On ne le trouve ni chez les frères Parfait, ni chez M. de Beauchamps, ni dans la *Bibliothèque du théâtre français*, ni dans le *Catalogue dramatique* de M. de Soleinne, pas même dans le *Parnasse provençal* du père Bougerel (1). Seul, l'abbé Dubreuil a parlé de Benoet & de son livre. Mais la manière dont il a copié le titre du volume prouve qu'il a ignoré son nom véritable (2).

Et, en effet, ce nom quelque peu fantastique a-t-il bien été le sien? Ne vous y trompez pas : c'est une des surprises que nous ménage l'écrivain, une des recherches auxquelles nous invite cet « abstracteur

(1) Manuscrit de la Bibliothèque Méjanes.

(2) Il écrit Benoit au lieu de Benoet, ce qui supprime l'anagramme dont nous allons parler, & rend la restitution du vrai nom impossible.

de Quintessence (1) ». Dans quelques vers adressés à M. Guiran (2), dans le mauvais sonnet acrostiche qui précède le livre, l'auteur, jaloux de la gloire de sa famille, a pris soin de consigner son vrai nom. Benoet du Lac n'est qu'un anagramme. Ce nom d'Amadis poétique est la traduction chevaleresque du nom beaucoup plus bourgeois de Claude Bonet. Mais on n'a pas plus parlé de Claude Bonet que de Benoet du Lac. Je vois seulement dans les Mémoires de Fabrègues un certain Bonnet, secrétaire du comte de Carces, & assez malencontreux dans sa diplomatie. Ne ferait-ce pas le même personnage ? Il est vrai que Benoet du Lac adresse des vers à la comtesse de Sault, pendant si longtemps l'ennemie du comte de Carces. Mais, à cette date, les deux rivaux étaient réconciliés, & les hommages du secrétaire étaient peut-être le gage de la réconciliation.

Il faut donc nous en tenir à ce que C. Bonet nous apprend de lui-même, & cela est peu de chose. Il faut chercher son histoire dans ses acrostiches, source d'ordinaire peu abondante ; dans une églogue imitée de la première de Virgile, où, rappelant les maux de la guerre civile & ses propres malheurs, il veut faire entendre à un paysan que ses souffrances

(1) Voir au titre.

(2) Il prie M. Guiran de songer à BON ET Bonté ; écrivant les deux premiers mots en majuscules pour que le lecteur ne s'y trompe pas.

ne font rien auprès de celles d'un homme qui a vu la Cour, & qui est tombé de haut (1):

Enfin, il faut lire la dédicace lamentable que l'auteur adresse à M. Louis Cariolis (Coriolis), président au Parlement d'Aix. « Monsieur, considerant ma fortune depuis 5 ans s'auâcer peu à peu, près du periode de l'acte miserable de mon *Desesperé*, i'ay prins la hardiesse de consacrer à vos pieds ce mien petit labeur, lequel combien qu'il soit d'un style vulgaire propre au suiet, a neantmoins esté publiquement representé en ceste ville avec grâd plaisir & contentemēt des auditeurs, ce qui m'a fait enhardir de le vous presenter, ne presumât qu'il fust digne de venir deuant vous : ains à fin qu'il vous plaise d'auoir pitié des *Desesperez* : non pas tels, que celui que ie fay icy iouer : mais qui le doiuent estre iustement (si iustement aucun le pouuoit estre), tels que moy qui ayant tous perdu mes moyens auois presque occasion de iouer suiuant la persuation d'aucuns anciens Romains le dernier acte d'un *Desesperé* ;

(1) J'ai bien souvent
Fréquenté dans les parcs de deux puissans bergers
Carlin & Henriot qui, des loups estrangers
Souloient en leur vivant préserver nos ouailles,
Et nous souloient garder de tributs & de tailles...
... Dont saches qu'il m'est plus de perte & fâcherie
De perdre entre pasteurs un point de ma grandeur
Qu'à toi de perdre tout le présent & futur.
. Voyant nos grands pasteurs
S'entrebattre cruels pour avoir leur houlette,
Je n'ai fait que gémir leur mort & mon malheur.

encor depuis le malheur me talonne de si pres qu'il semble que ie suis suspect de l'or de Tholose, ou que ie fois né la quatriesme lune. le loüe Dieu de tout d'aussi bon cœur que ie suis votre très-humble serviteur.

DU LAC. »

Dans tous ces passages, nous trouvons des allusions à un passé meilleur, à une fortune détruite. Nous y voyons le poète aux prises avec des circonstances difficiles, accablé de toutes les misères qui menaçaient en ce temps-là un homme d'esprit sans fortune. Nous le voyons peu enrichi par sa poésie, en quête de protecteurs, provoquant ou réchauffant leur munificence, poursuivant de ses poétiques sollicitations, latines, françaises & italiennes, des membres du Parlement ou de la Chambre des comptes, des avocats, un gouverneur de Manosque ; quelquefois aussi, changeant de ton, & remplaçant l'éloge par la plainte & l'épigramme quand les Mécènes font la sourde oreille (1). Mais cette infatigable sollicitation, caressante & menaçante tour à tour, paraît avoir médiocrement servi le poète. Le redouté président Coriolis, qui assistait avec sollicitude aux

(1) V. la deuxième pièce adressée à Le Blanc, évêque de Vence : *In eundem, ab ipso pro carminibus vili munere accepto, cum ipse pro carminibus episcopatus dignitate a summo pontifice ornatus esset*. Il paraît que, signalé à l'attention du pape & promu à l'épiscopat par la grâce de ses vers, Le Blanc traitait avec moins de libéralité ses confrères en poésie & leur laissait trop voir la distance qu'il y a d'un évêque à un pape.

épreuves publiques de l'Université, & ne dédaignait pas d'y enseigner lui-même, devait être pour la poésie (1) un protecteur médiocre : & peu de gens, à son défaut, devaient être tentés de prendre ce rôle dans la Provence appauvrie & épuisée par les guerres civiles. C. Bonet eut, du moins, l'honneur de supporter ces rudes épreuves sans faiblir & sans avoir à rougir, si nous en croyons, en l'absence d'autres renseignements, quelques vers qui lui ont été adressés, & qui constatent à la fois & ses infortunes & la dignité avec laquelle il savait les supporter (2).

Voilà tous les renseignements que nous fournit la Provence sur Benoet du Lac. Mais, bien que son livre ait été publié à Aix, était-il bien Provençal ? En lisant ses vers on est parfois tenté d'en douter. On reconnaît en maint passage une certaine allure, un certain accent particulier, un je ne sais quoi qui nous avertit que nous n'avons pas affaire à un homme du Midi.

Qui nous dira ta naissance secrète ?

(1) Aussi, pour l'attendrir, Bonet fait parade de toute son érudition. Il lui adresse un acrostiche latin, un quatrain italien, même un mauvais jeu de mots grec sur son nom : Καρη fit ολοις (Cariolis). Ce qui prouve, en passant, qu'en Provence alors on prononçait le grec mieux qu'aujourd'hui. Il s'excuse d'écrire en français. Les magistrats érudits trouvaient la langue vulgaire peu digne d'un homme-grave.

- (2) *Malgré tous tes malheurs, malgré l'envie inique,
Tu fais florir, Du Lac, ton vers tragi-comique,
Faisant par ta vertu haut élever ta gloire
Et buriner ton nom au temple de Mémoire.*

Dans cette recherche de nationalité, il faut saisir les moindres indices. Or, sur le titre, à la suite du nom de Benoet du Lac, il y a un D majuscule dont la présence semble inexplicable. Il n'a pas de place dans l'anagramme, il n'en a pas non plus dans le nom véritable. Est-ce une initiale à la manière des Anglais pour dire *Doctor*? C'est comme une énigme offerte au lecteur.

Mais l'énigme devient plus claire quand on retrouve cette même initiale dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, de Barbier, t. II, p. 132, à la mention suivante : « L'Histoire françoise de saint Grégoire de Tours, contenue en dix livres, &c., traduite du latin par C. B. D., Tours, Séb. du Molin, 1610, in-8°, » que Barbier interprète : Claude Bonnet Dauphinois (1).

Interrogeons donc le Dauphiné. Mais les biographies dauphinoises ne sont pas beaucoup plus explicites sur son compte que les biographies provençales. La première édition de la *Bibliothèque du Dauphiné*, de Guy Allard, ne le nomme même pas. L'édition de 1797 (2) déclare seulement qu'il a traduit Grégoire de Tours. Enfin, le plus récent de ces recueils (3) dit, au nom de Claude Bonet : « Ce

(1) Le vrai nom est Bonet. — Je n'ai pu, du reste, trouver l'édition indiquée par M. Barbier, mais seulement une édition de Paris, à la même date.

(2) Guy Allard. *Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, 1797, in-8, page 85.

(3) *Biographie dauphinoise*, par M. Rochas.

personnage ne m'est connu que par l'ouvrage suivant : l'Histoire françoise de saint Grégoire de Tours, &c., à Paris, chez Claude de la Tour, MDCX, in-8°. Le privilège, daté de Paris, 11 septembre 1609, donne le nom de l'auteur, qu'il qualifie de gentilhomme dauphinois & de docteur en droit civil & canon. »

Ajoutez à cela que sa traduction est citée dans la *Bibliothèque historique de la France*, du père Lelong (1), & vous aurez tout ce que l'histoire a dit de lui. Cela vaut presque la biographie de ce personnage des *Héros de Roman* de Boileau : « Orontes fuit ».

Il n'y a donc plus qu'une ressource, c'est de consulter la traduction de Grégoire de Tours. Voici, en effet, ce volume : « L'Histoire françoise de saint Grégoire de Tours, contenue en dix livres auxquels sont décrits les conquêtes des Gaules, les vies & gestes des premiers Rois, leurs affaires d'Estat, & guerres tant estrangères que civiles. Ensemble les victoires des Martyrs sur les Infidèles & de l'Eglise sur les Hérétiques. Où est reconnu la pureté de la Doctrine & des mœurs es six premiers siècles, & de la succession de nos évêques avec les choses les plus notables & miraculeuses de son temps. Augmentée d'un onzième livre. Le tout traduit de latin.

(1) *Bibliothèque historique de la France*, par Lelong & Fontette, t. II, page 86.

en françois par C. B. D. A Paris, chez Claude de la Tour, au mont Saint-Hilaire, à l'enfeigne *Saint-Hilaire*, MDCX, avec privilége du Roy. » C'est tout un abrégé. On voit ici, comme dans le *Désefpéré*, que C. Bonet n'était pas partisan de la brièveté des titres. Mais on y cherche inutilement le cortége de sonnets & de préfaces qui accompagne d'ordinaire un livre du seizième siècle. On n'a pas fait à l'œuvre de Bonet tant d'honneur. Nous en sommes réduits aux confidences du Privilége. Outre le nom & la patrie de l'auteur, il nous apprend que, vers 1609, C. Bonet était à Paris aussi pauvre à peu près qu'à Aix. Son libraire parle de lui d'une façon assez cavalière, comme d'un homme à ses gages. « Notre bien-aimé Claude Gairin dit Latour, (daigne déclarer Henri IV en personne) marchand libraire en l'Université de Paris, nous a fait remontrer qu'il a fait traduire les œuvres de Grégoire de Tours, de latin en françois, par Claude Bonet, gentilhomme daupinois & docteur en droit civil & canon. Lesquels livres il ferait volontiers imprimer. » Le dit Gairin « ne veut pas qu'on le frustre de ses frais & mises, & qu'on rende sa peine inutile. » On voit que ce malheureux Bonet n'a pas même choisi son texte, & quelles royales façons prend vis-à-vis de lui son éditeur.

Bonet n'est pas plus heureux avec les courtisans qu'avec les libraires. Dans un *Avant-discours* le seigneur d'Hémery d'Amboise, maître des re-

quêtes, dédiant le livre à « très-illustre & vertueuse dame Madame Henriette de Balfac, marquise de Verneuil », lui dit : « Si ce n'étoit qu'à votre retour de ces eaux médicinales je ne désire paroître les mains vides devant vous, & que la loi persienne deffend de saluer les grands sinon leur présentant quelque chose, je ne m'ingérerois, en remerciant Dieu de votre heureux succès, de vous dédier la publication de cette histoire sacrée qui, m'ayant été offerte par son traducteur doctois avec prières d'en être le parrain, m'est demeurée libre entre les mains pour essayer d'en honorer une excellente dame qui mieux le mérite. » Et il ajoute : « Ce livre a plus besoin de votre illustre nom que vous de lui. » Nous y apprenons en passant, non sans surprise, que « quant aux règles morales qu'enseignoit la philosophie & qui se puisent actuellement es sources pures de l'Ecriture Sainte & des Pères », rien n'en est caché à la « vertueuse marquise, qui a toujours entre les mains saint Augustin & semblables auteurs. »

Cette traduction dont on fait ainsi les honneurs au seizième siècle, n'a pas été beaucoup plus heureuse auprès des successeurs de Bonet. L'abbé de Marolles dit : « Tout le monde peut juger des ouvrages de cette qualité qui se faisoient en ce temps-là & particulièrement de celui-ci, sans qu'il soit besoin que j'en parle. » Le dernier traducteur de Grégoire de Tours en porte ce rapide & peu flatteur jugement : « Elle est entièrement fautive & souvent plus inin-

telligible que l'original (1) », & la lecture du livre ne permet pas de protester contre la condamnation.

Maintenant l'auteur dramatique & le traducteur ne sont-ils qu'un seul & même personnage? L'identité me paraît frappante. Les noms sont bien les mêmes. Nous voyons des deux côtés un égal souci de garder l'anonyme: à Aix, par un anagramme; en 1610, au moyen d'initiales. Les dates s'accordent. Celui qui, jeune, écrivait le *Désespéré*, peut très-bien, quinze ans plus tard, avoir préparé une grave traduction de Grégoire de Tours. Sa présence à Aix n'a rien d'étrange. Il a pu y être conduit par le désir d'y suivre des leçons de droit. Il a pu accompagner le président de Saint-André, un de ses compatriotes, que, pendant les troubles de la Ligue, Henri IV mit à la tête du parlement royaliste; ou venir avec ce flot de Dauphinois qui, descendant la vallée de la Durance, envahissait chaque année la Provence, avec Lesdiguières. Docteur en droit, peut-être avocat, il a fait à Aix un long séjour: on en a la preuve dans son livre & dans ses liaisons avec des membres du Parlement, de la Cour des comptes & du barreau, les présidents Coriolis & Barcillon, le conseiller Johannis, les avocats de Cormis & Guiran, & les jurisconsultes J. de Bomy (2), F. Dufort & Au-

(1) Préface de la *Traduction de Grégoire de Tours*, par M. Guizot.

(2) Avocat & professeur en l'Université d'Aix, auteur d'un *Recueil de quelques coutumes du pays de Provence & des Trois triomphales journées données & gagnées par les Romains en Provence*. — Dufort (For-

din, &c., qu'il célèbre dans ses vers, ou qui échan-
gent avec lui des hommages poétiques.

On peut donc, en toute confiance, lire sur notre
petit livre, Benoet du Lac Dauphinois. Ces rensei-
gnements si brefs nous auront permis, du moins, de
lui reconstituer un commencement d'état civil, &
s'ils ne nous donnent la date ni de sa naissance ni
de sa mort, nous pouvons entrevoir ce qu'a été sa
vie, une triste & laborieuse destinée, une lutte longue
& inutile contre l'adversité.

tius) & Audin ont ajouté des *Notes marginales* au livre de Maffé sur
les statuts d'Aix. 1598.





II.

IL ferait inutile de prolonger des recherches qui ne pourraient avoir pour résultat que d'ajouter une obscure biographie de plus à tant de biographies obscures. Il faut bien consentir à ignorer, aujourd'hui surtout que nous n'avons plus la même ressource que cet érudit dont parlent G. Schoppius & Léon Allucci, & qui, dans toute la fièvre de la Renaissance, désespéré par la vue des lacunes d'un manuscrit, adjurait, avec les plus terribles incantations, le démon qui découvre les trésors cachés, & le sommait de lui dire s'il existait quelque part un exemplaire complet de Pétrone, & de lui révéler la précieuse cachette. Malheureusement pour les admirateurs de Pétrone, il paraît que le diable, ce jour-là, ne fut pas friand de l'âme d'un savant. Laissons donc l'auteur & voyons son œuvre.

Aussi bien peut-être nous aidera-t-elle à répandre quelque lumière sur cette question peu connue du théâtre en Provence. En vain demanderez-vous aux volumineux annalistes de ce pays ce que le théâtre a produit à Aix dans le réveil universel de la renaissance, quelle était la nature des pièces représentées, quels en étaient les auteurs, à quelle condition les acteurs appartenaient, & même s'il y avait un théâtre. Ils sont muets sur toutes ces questions. Et cependant il serait bizarre que cette ardeur de représentations dramatiques qui, aux temps des Mystères, s'était répandue jusque dans les plus petites villes, que cet autre amour du théâtre qu'avait allumé la renaissance, n'eût jamais pénétré chez une race aussi vive, & passionnée pour tous les spectacles. Pour les œuvres du moyen-âge, on a pu, dans ces dernières années, recueillir quelques traces. Nous essaierons d'en faire autant pour le seizième siècle.

Nous rencontrerons, en passant, des questions d'un intérêt plus large. Nous constaterons d'abord combien certaines modes littéraires sont lentes à disparaître. Une grande époque, en effet, ne meurt pas tout d'un coup, ni tout entière. Le combat du passé & du présent se prolonge longtemps. Les vaincus que fait le progrès de l'humanité se résignent malaisément à la défaite. Il en est de la littérature comme de la politique. Longtemps après le triomphe définitif d'une cause, il y a encore des retardataires,

de généreux insensés qui, semblables à Roland, ne veulent pas s'apercevoir qu'ils traînent leur jument morte. Le moyen-âge n'a pas été tué d'une seule fois par la renaissance. La lutte entre les deux principes, engagée déjà au moment où le premier était plein de vie, s'est continuée bien longtemps après le jour où l'histoire a inscrit la date de sa mort. C'est ce qui s'est vu surtout pour le théâtre. Le théâtre a été un des produits les plus tardifs du moyen-âge. Ce n'est guères que vers ses dernières années que ces essais se sont produits en grand nombre; mais aussi c'est la forme littéraire qui s'est le plus longtemps conservée. La chanson de geste était complètement morte, quand ces autres poèmes si pénétrés de l'esprit du moyen-âge, si profondément marqués de son empreinte, les moralités, les sorties & les farces charmaient encore la foule. En vain les lettrés les attaquent au nom du bon goût; en vain le parlement de Paris les proscriit : les vieilles formules gardent leurs fidèles. Chassées enfin de Paris par la victoire de l'Erudition, elles se réfugient dans les provinces & y règnent sans partage.

C'est le spectacle que nous présentera le livre de Benoet du Lac. Nous y pourrons constater la persistance des traditions du moyen-âge en plein triomphe de la renaissance : persistance des vieilles formes, & persistance aussi de l'esprit du passé. Le temps, pour lui, n'a pas marché. En 1595, à la veille du dix-septième siècle, ses œuvres sont la fidèle image

de celles qui étaient le plus goûtées au milieu du quinzième; sous le règne de Henri IV, c'est l'exacte reproduction d'un divertissement du temps de Louis XII.

Et nous y pourrions trouver un autre intérêt. Car c'est en ce temps & parmi les écrivains contemporains de Benoet du Lac que Malherbe s'est formé (1). Ne serait-il pas possible, à cette occasion, de recueillir quelques indications sur le milieu vrai dans lequel s'est écoulé sa jeunesse, & sur l'état des lettres & des esprits en Provence à la fin du seizième siècle.

Nous pourrions tout d'abord reconnaître qu'en ce temps-là il y avait déjà dans la poésie, en Provence, un double courant. La Provence, aujourd'hui, a comme deux écoles poétiques, l'une élégante, châtiée, académique, l'école d'Alexandrie de la poésie provençale : l'autre, naïvement & hardiment populaire. D'une part, les savants & les habiles, esprits délicats, discrets & cultivés, formés par l'étude & la connaissance des belles œuvres, soit qu'ils les choisissent parmi nos contemporains, ou que, remontant jusqu'aux sources, jusqu'à Théocrite & à Homère, avec un art & une grâce parfaite, ils fondent l'élégance moderne & la simplicité antique dans un idiome savamment naïf. C'est une poésie de lettrés : on la lit, on la goûte, & on la récom-

(1) Malherbe a habité Aix de 1576 à 1586. Il y est revenu en mai 1595. V. *Recherches biographiques sur Malherbe*, par Roux Alphéran.

pense à l'Académie française. Il en est une autre, ignorée à Paris, mais très-appréciée à Marseille, qui se traduit difficilement ou ne se traduit pas du tout, vraiment populaire par le ton & par le public qu'elle amuse. Ses écrivains accusent les premiers de timidité. Ils prétendent qu'il manque à ces essais la sève originale, qu'une langue & une poésie populaires doivent avoir une couleur propre & ne pas se travailler à imiter des langues savantes, que le provençal, preste, agile, sonore, est avant tout la langue de la gaité, des joyeusetés hardies, qu'elle doit avoir dans les mots & la pensée une verve particulière & la faveur du terroir ; &, ne reculant devant aucune conséquence, ils réclament pour leur idiome le droit reconnu au latin de braver l'honnêteté. C'est une littérature de « haute graisse », hardie de propos, haute de ton, d'une faveur relevée, & qui ne peut pas être bien goûtée par tous les palais. Elle a, du reste, tous les caractères d'une chose bien vivante, l'ardeur & la fécondité ; c'est une fabrication rapide, incessante, & dont les produits sont vite enlevés.

Au seizième siècle on peut déjà constater cette double tendance (sans que, du reste, aucun autre rapprochement soit possible, & avec cette différence qu'alors presque tous les poètes provençaux écrivaient en français). Il y avait, d'un côté, ceux qui cherchaient le noble, le grand, le délicat, & qui, pour parvenir à ce but élevé de la poésie, rompant brusquement avec la vieille tradition française, ap-

pelaient à leur aide toutes les ressources de l'antiquité. Il y en avait d'autres qui suivaient la simple nature. Les premiers reconnaissaient pour maître Ronfard; les autres se feraient plus volontiers réclamer de Rabelais & des prédécesseurs de Ronfard. Mais Ronfard & sa phalange vaillante & quelque peu présumptueuse restèrent, on le sait, loin des radieux sommets qu'ils pensaient atteindre. Ce fut bien pis chez leurs disciples de Provence. On y voit alors plusieurs poètes laborieux & convaincus, qui se guident péniblement sur l'antique Parnasse, & qui, ne pouvant arriver à la vigueur originale de leur modèle, n'en reproduisent que les défauts. Tel est Meyrier, l'auteur de la *Guifiade provençale* (1), enflé, obscur, entasseur de paroles, risquant des

(1) La *Guifiade provençale*, par H. Meyrier, Aix, Courraud, 1596. C'est Meyrier qui a écrit ce vers :

Le Masse au rouge pied & le coubarbu coq.

L. Galaup de Chasteuil a écrit un petit poème sur la *Reddition de Marseille* en 1596, & plusieurs pièces élogieuses adressées aux divers poètes provençaux du temps; Nostradamus a laissé un volume de poésies & fermé de ses vers dans tous les recueils. A ces noms des poètes que Malherbe trouvait à Aix, il faudrait joindre ceux de François Dupérier, F. Garnier de Montfuron, abbé de Valfainte, & d'Escaleis, auteur de la *Lydiade*, Tournon, 1602, terriblement maltraitée par l'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. 14. M. Roux Alphéran y ajoute encore le conseiller La Cépède, auteur de poésies sacrées. Les poésies de Dupérier & de Montfuron sont supérieures à celles des autres écrivains cités ici. Mais aussi ce que nous en connaissons date du dix-septième siècle.

accouplements de mots qui auraient fait reculer le maître. Tel est L. Galaup de Chasteuil, l'auteur des vers les plus pauvres & les plus vides qui se puissent lire. Tel César Nostradamus ou de Nostradame, comme il s'appelle, qui, étudiant à Paris, avait admiré Ronfard, & avait joint à ce riche fonds toutes les énormités d'une imitation méridionale qui s'est fourvoyée. Nostradamus semble avoir pris à tâche de réaliser en sa personne tout ce que l'école pouvait enfanter de pire. Sa poésie n'a d'égale que sa prose, plus métaphorique & plus emphatique que les poèmes les plus pompeux, plus retentissante & plus pédantesque que les vers de du Bartas. Mais elle a, du moins, le mérite de l'originalité, &, de plus, Nostradamus est parfois réjouissant à son insu. Sa burlesque emphase, le soin consciencieux avec lequel il s'enfle & se travaille pour être monstrueusement ridicule, la bonhomie de son respect pour lui-même, la naïveté avec laquelle il répond aux détracteurs de sa prose qu'il est naturellement poétique, font oublier, par moment, la longueur de ses périodes, la monotonie de ses couleurs & de ses imaginations, la profusion des mots latins & grecs à peine francisés, & l'effroyable entassement des souvenirs mythologiques (1). Ajoutez à ces circonstan-

(1) Si l'on veut avoir une idée juste du talent poétique de Nostradamus, il suffit de lire, dans ses œuvres, l'ode qu'il adresse à F. du Périer sur la mort de sa fille : Nostradamus ayant eu la malencon-

ces atténuantes une grande honnêteté, une âme élevée, un culte vrai pour les lettres, & dans son histoire une abondance de curieux renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Galaup de Chasteuil, au contraire, n'est que détestable. C'est une sorte de bateleur poétique, se plaissant aux ridicules antithèses, aux puérils & incessants jeux de mots, s'amusant de leur cliquetis & se dispensant d'idées. Remarquez, du reste, que la Provence révèle déjà ses aptitudes spéciales. Au dix-septième & au dix-huitième siècle elle produira de grands orateurs religieux & politiques, & pas un poète. Ainsi, à la fin du seizième siècle, tandis qu'elle a déjà quelques récits dans une prose harmonieuse, facile, quelquefois oratoire, elle ne nous présente guère que les poètes les plus médiocres.

A côté cependant de ces disciples compromettants de Ronfard, de ces traînards de son école, il y avait des hommes, qui, avec le grand bon sens qui est au fond de toutes les imaginations provençales, comprenaient le ridicule de ces tentatives érudites, & revenaient à la nature & à la tradition gauloise, ne cherchant pas, si la nature manquait de noblesse, à faire leur œuvre plus noble qu'elle.

Le représentant le plus ingénieux de cette ten-

treuse prétention ou le malheur d'entrer en rivalité avec Malherbe. Nostradamus ne parle de celui-ci, du reste, qu'avec respect & l'appelle
 • son vieil & très-singulier ami. » ..

dance est Louis de la Bellaudière (1), qui, craignant peut-être que sa muse sans prétention fût mal reçue dans le docte aréopage du bel esprit à la mode, était « revenu à son naturel langage » & avait, après trois cents ans de silence, réveillé les échos de la poésie provençale. Ce n'est pas que, durant cet intervalle, la Provence ait été tout à fait muette. Il avait dû s'y produire beaucoup de chansons populaires, de ces chants satiriques qui naissent & meurent avec un événement (2). Nostradamus, dans son histoire, marque différentes circonstances où le mécontentement public éclatait en malins couplets. Il signale cet instinct railleur des paysans provençaux & leur facilité à « rencontrer » (3). Mais la Bellaudière est le premier qui, depuis les Trouba-

(1) V. le livre de Louis Belsud de la Bellaudière, *Obros & Rimos*, dédié aux illustres seigneurs Cazaux & Louis d'Aix. Sous l'empire des circonstances politiques, le titre a subi des remaniements & des vicissitudes rares dans l'histoire des titres. V. Bory, *les Origines de l'imprimerie à Marseille*.

(2) Un petit volume publié par Techener, 1844, *Chansons nouvelles en provençal*, peut suffire à en donner une idée. V. les deux chansons du Petit Charretier (Carreteyron) & la chanson des Notaires.

(3) V. encore ce que dit le président Fauris de Saint-Vincens, *Mémoires & Notices relatifs à la Provence*, p. 21, Aix, 1814, des jeux de Momus mêlés par le roi René aux divertissements pieux de la Fête-Dieu. Il ajoute : « Il est à remarquer que les improvisateurs du jeu de Momus ont toujours été pris dans la classe du peuple. Cela justifie bien l'opinion du savant Tournefort, qui dit quelque part qu'il n'a jamais rencontré de peuple aussi malin & aussi prompt dans ses réparties que les paysans d'Aix. » V. encore, même page, la note sur Balthazar Roman lou Caladaire (le Paveur).

dours, ait fait « œuvre de poésie ». Du reste, il n'a rien de commun avec ses devanciers, avec cette poésie déjà raffinée, subtile & un peu monotone. La Bellaudière est un poète ingénieux, son vers a souvent de la grâce & de l'élégance ; mais souvent aussi il use largement des libertés de sa langue & de son temps. Il a le propos hardi, & il aime à appeler les choses par leur nom.

S'il doit peu aux Troubadours, il ne relève pas non plus de Ronfard. Il cite son nom avec respect, comme celui du maître de poésie, que nul contemporain ne peut se flatter d'atteindre ; mais on voit aisément que là ne sont pas ses dieux (1). Il a d'autres ancêtres & d'autres modèles. Il y a en lui du Villon & du Marot ; (il n'y a même pas manqué la prison, pour plus de ressemblance). Et, tandis que l'école de Ronfard n'admire que les anciens ou Pétrarque, leur disciple, & le continuateur naturel & sans effort des Troubadours provençaux, & qu'elle traite Rabelais avec mépris, presque avec colère, comme un ennemi personnel, l'ennemi de l'idéal, le représentant du réel, de la grosse nature, de la

(1) Son admiration prend parfois des allures bien familières qui auraient peu flatté le maître :

*N'i compaire Ronfard, ni lou cousin Jodelle
N'i l'oncle Dubellay, ni missier Pomponnet
Enclaire ne saurien dins lou parc d'un sonnet
Cent trentainiers d'amis qu'ay sens' la parentelle.*

vieille tradition française, non-seulement la Bellaudière ne méprise pas Rabelais, mais il s'inspire de lui. Qu'il l'ait lu & pratiqué, cela n'est pas douteux. Quand ce nom ne se lirait pas dans ses œuvres, la trace de Rabelais s'y retrouve sans cesse, & dans la libre & franche allure de ses vers, & plus encore dans sa prose hardie, joyeuse, éclatant d'un gros rire, souvent cynique, & qui n'est parfois qu'un reconnaissable pastiche de Pantagruel (1).

Or la Bellaudière a connu Malherbe. Il a été son ami & son familier. Il hantait la maison du Grand-Prieur d'Angoulême dont Malherbe était le premier secrétaire. Il a adressé à plusieurs reprises des vers au Prince, qu'il appelle, sans grands frais d'imagination, « lou souleou de nostr' eagi ». Parmi ses plus longues compositions sont « des stances à ses amis qui sont serviteurs ordinaires de l'hôtel de Mgr le Grand-Prieur de France ». Eloigné d'eux, il regrette « leur bande sacrée ». Enfin, pour qu'il n'y ait pas de doute possible, il consacre à Malherbe lui-même des vers peu nombreux, il est vrai, & qui ne satisfont que bien imparfaitement notre curiosité, mais qui nous prouvent l'intimité des deux poètes. Et l'un des deux sonnets qu'il lui adresse, par la liberté du propos & la familiarité de l'entretien, nous révèle un Malherbe tout autre que celui des biographies ordinaires; non plus le grave personnage à la

(1) V. ses Lettres à son oncle Pierre Paul.

mine sévère, l'austère législateur du Parnasse français, mais un Malherbe, jeune, assez mal retenu dans les liens d'un mariage de raison (1), ou plutôt se partageant entre les devoirs du ménage & une vie facile & dissipée, de jeu & de joyeuses réunions; un personnage, enfin, de poète fort animé. On voit quelle atmosphère trouvait là le tempérament poétique de Malherbe, & comme s'y devaient développer naturellement ses instincts, sa veine un peu brève, mais franche & verte, & médiocrement délicate, son penchant à revenir au naturel, & sa haine pour l'école du convenu. Cette part de la vie où l'esprit reçoit la plus forte & la plus durable empreinte, il l'a passée en Provence, au moment où d'Aix à Salon & de Salon à Marseille, nous retrouvons une petite colonie de pantagruélistes, de bons vivants & d'esprits gaillards, qui ne se paient pas de souvenirs classiques, mais de réalités vivantes, disciples fidèles du vieil esprit national avec toutes ses conséquences bonnes & mauvaises, avec sa verve & son entrain, & aussi ses gaillardises, ses propos risqués, & son laisser-aller quelque peu rustique.

(1) On sait que Malherbe avait épousé, en 1581, une fille du président Coriolis, déjà veuve deux fois, mais moins âgée qu'on ne l'a répété souvent. Toutefois, c'était un mariage d'ambition & pour le beau-père & pour le gendre. Malherbe voulait prendre pied dans le pays en s'alliant à l'un des personnages les plus considérables du parlement; Coriolis, de son côté, comptait bien user à son profit du crédit de Malherbe auprès du Prince gouverneur de Provence. V. *Correspondance de Saurin & de Cormis*, publiée par M. de Ribbes.

Cette franchise gauloise, on commençait à en rougir dans le Nord. Les beaux esprits de cour la proscrivaient. Bientôt le français se faisant académique, elle ne se conserva plus que dans quelques rares auteurs amoureux des idiomes locaux. Mais la voici vigoureuse & bien vivante en ce coin de France, & elle y survivra longtemps au seizième siècle. Ouvrez Brueys, Féau, Zerbin ; vous retrouverez la même verdure, la même liberté, & la même impossibilité de les traduire. Telles aussi semblent avoir été les tendances & l'éducation de Benoet du Lac. Il paraît tout à fait ignorer qu'il y ait eu une révolution en littérature. Il ne porte pas trace du hardi mouvement communiqué aux esprits par Ronfard & du Bellay : on dirait que leurs noms mêmes ne font jamais venus jusqu'à lui. Il date au moins d'Antoine Heroet, du Banni de Lyeffe & du Traverser de Voies périlleuses. Il remonte même plus haut & on croirait, par moment, voir en lui un contemporain de Molinet ou de Meschinot, ces poètes d'avant Marot. L'acrostiche & le coq-à-l'âne fleurissent encore en ses œuvres. Seulement il y porte une noble indépendance, & si, dans l'éloge de Gaspard de Pontevès, son inspiration est épuisée avant le nom du héros, il mettra bravement la dernière syllabe en retour au commencement de son dernier vers, sans plus s'embarasser de la règle. Il n'est pas plus gêné par la loi des cinq actes : il en donne six à l'une de ses pièces. Il est vrai que quelques-uns de

ces actes sont si courts que cela suffit à racheter l'autre excès.

Si donc il s'agit d'écrire pour le théâtre, ce n'est pas à l'antiquité, mais au moyen-âge que Benoet du Lac demandera des inspirations. Il n'est pas moins imitateur que Jodelle & Garnier, mais il imite d'autres modèles. Ce n'est ni Sophocle ni Sénèque; ses classiques se trouvent chez Jehan Trepperel ou Antoine Verard. Ce sont les in-folio gothiques qui racontent l'histoire de *Bien advisé & Mal advisé*, ou de *l'Homme juste*; c'est le *Mirouer & l'exemple des Enfants ingrats*, ce sont les vieux Mystères. Il y a quarante ans que Jodelle a donné sa *Cléopâtre*, & Benoet du Lac fait jouer encore de belles & bonnes Moralités. Il est vrai qu'il a écrit au titre tragi-comédie; c'est une concession à l'esprit du temps, une de ces faiblesses auxquelles les plus hardis ne peuvent échapper. Mais hors de là nous respirons le pur souffle du moyen-âge, & rien n'empêche que nous ne nous croyions au temps de Pierre Gringoire. Rappelons-nous ce titre solennel & prolixe, avec sa gaucherie naïve & sa prétention à moraliser. Voyez ces personnages qui ne s'appellent encore qu'entre-parleurs. Ne les reconnaissez-vous pas pour les avoir vus dans les œuvres de l'an 1400 (1)?

(1) Entre-parleurs du *Désespéré* :

Le Prologue.

Le Père.

Charles.

Thomas.

La Sageffe.

La Vertu.

Voyez ce style, enfin, où, de temps en temps, se font logés quelques beaux vers mâles & fermes, mais où il y en a tant d'autres qui sont mal construits, mal liés, embarrassés, traînant péniblement d'obscures périodes, & qui parfois provoquent le rire aux endroits les plus pathétiques. Il y a de ces phrases malencontreuses qui font songer à certains personnages de Molière. On est tenté de se demander si Thomas Diafoirus avait lu certains vers de Benoît du Lac (1). Et cependant, déjà à côté de lui, Mal-

La Volupté.

L'Abus.

L'Âge.

Le Laquay.

Le Serviteur.

De Careme prenant :

Le Prologue,

La Concupiscence.

Le Mefpris de Religion.

Le Remords de conscience.

La Tempérance.

Le Monde.

Le Voluptueux.

La Continence.

Careme prenant.

Le Dimanche gras.

Le Lundi gras.

Le Mardi gras.

Le Mercredi gras.

Le Jeudi gras.

Cérès.

La Mort.

Le Diablon.

Lucifer.

L'Épilogue.

Bacchus.

La Gloutonie.

Cupidon.

Vénus.

Le Mignon de Careme prenant.

Morphée.

Careme.

Tivan.

Jaumet.

Arlequin.

Guillot.

Le Mercredi des Cendres.

Pénitence.

L'Épilogue.

(1)

Et même pour autant que le matériel

En vous est offusqué par le spirituel,

Je dis que votre esprit n'a qu'un seul demi corps.

(Vers à de Cormis.)

herbe a écrit quelques belles stances & un long poëme, où il y a sans doute encore bien du mauvais goût, mais où la facture est déjà si nerveuse, si ferme, si pleine, si libre en sa marche, en un mot, si moderne.

Il n'est pas besoin d'exposer bien longuement le sujet du *Désespéré*. A la rigueur l'analyse naïve de Sobolis pourrait suffire. Le poëme est simple, point chargé d'incidents, ni embarrassé de combinaisons. Nous en citerons cependant d'assez longs passages : d'abord, parce que le livre est rare, puis parce que, dans cette poésie attardée, il y a mieux parfois qu'un intérêt de curiosité rétrospective. Cette histoire des pères & des fils, où Corneille a puisé de si magnifiques inspirations, dicte à notre poète quelques traits heureux, d'une poésie originale, naïve & fière.

L'auteur commence par annoncer consciencieusement ses intentions de moralité. Benoet du Lac prenait son rôle au sérieux, & ses contemporains l'ont pris comme lui. Dans les vers élogieux dont quelques poètes juriscultes, comme Bomy, ont couvert la première page de son livre, ce dont on le félicite surtout c'est de l'utilité morale de son œuvre. On voit donc d'abord paraître le Prologue qui prévient loyalement les spectateurs :

*On ne tient point icy ny danfes, ni banquets.
Icy on n'orra point ny brocars ny caquets.
Qui voudra donc, Messieurs, danser, banqueter; rire,*

Gausser & bouffonner, qu'ailleurs il se retire :
Car icy seulement on monstre le chemin
Qui pénible conduit à très-heureuse fin,
Et celui, qui conduit en malheur & misère.
Vous donc qui vous vantez d'avoir le nom de père,
D'un esprit attentif jettez icy vos yeux.
Et vous ieunes enfans, qui d'un front sourcilleux
Sagesse mesprisez, venez icy apprendre,
Et voir deuant vos yeux quel chemin il faut prendre
Pour paruenir au but d'une félicité,
En mesprisant abus & toute volupté.
Vous aussi, qui venez icy pour vous esbatre,
Nobles & vertueux. :
. de bon cœur, ie vous prie,
De vouloir excuser nostre plaisanterie
Qui n'est pour contenter l'iniuste volonté
De quiconque n'a soin de vertu ni bonté.

Bientôt se présente le père qui se lamente sur son malheureux sort. Il a deux fils, & tous deux le désespèrent :

Car l'un a la façon si niaise & si sotte
Que ie ne pourray onc m'en préualoir d'un liard,
L'autre est un gaspilleur, un yurogne, un paillard,
Qui, despendant mon bien, de tous costez me ronge,
Si bien, que nuit & iour incessamment ie songe
Au malheur, qui me pend de leurs gestes meschans,
Qui tranchera bien tost le fil de mes vieux ans.

L'un d'eux cependant, Charles, trompe heureusement les inquiétudes paternelles : un cœur résolu bat sous cette lourde enveloppe.

*L'enfant, dit-il, est de tout bien, & de grandeur indigne
 Qui toujours accroupi au coin d'une cuisine
 Est hay de son père & méprisé de tous
 Comme chose de rien.
 Non, ie veux désormais transformer ma nature ;
 le veux le monde voir, afin qu'un iour enfin
 le puisse parvenir à quelque heureuse fin.*

Il vient donc demander à son père la permission de le quitter & d'aller chercher fortune. Le père s'indigne d'abord, puis se laisse apaiser & donne à son fils de sages conseils & la bénédiction qu'il sollicite.

Et voilà Charles lancé dans le monde, un peu étourdi & effrayé. Tout d'abord il rencontre la Sageffe, & nous allons retrouver ici une sorte de rédaction gothique de l'antique histoire d'Hercule entre la Vertu & la Volupté. La Sageffe s'annonce elle-même. Car Benoet semble avoir deviné un des souhaits de Boileau. Les personnages n'y mettent pas d'autre malice : chacun d'eux commence par décliner ses noms & qualités, & vanter sa puissance. Il semble même que, pour plus de sûreté, ils portaient ce nom écrit sur leur personne. Abus dira tout à l'heure :

*Quiconque est tellement offusqué d'ignorance
 Qui ne sçait qui ie suis, & quelle est ma puissance,
 Tournant les yeux vers moy, s'il sçait lire, il peut voir
 Qu'entremeslé par tout se trouue mon pouuoir.*

La Sageſſe, fidèle à ce procédé dramatique, dit à Charles :

*. . . . Sageſſe ie ſuis, qui tout ce monde rond
En repos & ſeurté fais tranquillement viure,¹
En m'aidant ſeulement de l'eſpée & du liure.*

Charles lui demande le chemin pour parvenir « à ſcience & honneur ». La Sageſſe indique au jeune homme la voie de droite, & l'engage à prendre garde qu'Abus ne le « deſvoye », à écouter la Vertu & mépriſer Volupté.

Abus entre en vantant ſon pouvoir. C'eſt la vieille tradition, mais moins gaîment rendue qu'en certaines ſotties :

*Empereurs, Rois, Barons, Nobles, Bourgeois, Ruſtiques,
Voulant faire valoir leurs deſſeins & pratiques,
Pour regner & gagner m'ont touſiours parmy eux,
Si bien qu'on ne pourroit tourner en part les yeux,
Qu'on ne voie en tout lieu, parmy tout humain geſte,
Abus, grand ou petit, couuert ou manifeſte.*

Les dehors d'Abus ſont aimables, ſa mine eſt trompeuſe. Charles, ſéduit par ſon aſpect, l'appelle bon vieillard & lui demande la route

Pour plus toſt droitement à félicité tendre.

Abus a la parole careſſante & flatteuſe : il connaît le chemin des cœurs ; il ſait que la jeuneſſe

n'aime pas les conseils, & que le meilleur moyen de plaire à un enfant est de le traiter comme un homme. Mon enfant, dit-il à Charles, tu es grand,

*Nul ne pourroit en ton affaire
Donner meilleur conseil que toy mesme à toy mesme.*

Cependant il l'engage à suivre la route de Volupté. Le jeune homme répond qu'elle lui est défendue. — Par qui? — Une femme inconnue.

*Elle te veut tromper : ne la croy nullement,
Ny la dame qui porte un blanc accoustrement,
Qui s'appelle Vertu, ennemie de loye.*

Mais l'enfant se défie du vieillard ;

*Je me doute en oyant sa langue piperesse
Qu'il ne soit cil duquel m'a parlé la Sageesse.*

La Volupté essaie de le séduire, il la chasse & voit bientôt paraître la Vertu, à laquelle il renouvelle sa demande. « Voyla, dit celle-ci,

*Voyla un beau souhait, mais ta mine luy ment,
Et croy que tu le dis dissimulément :
Car étant si petit & de stature & d'aage,
De suiure tel chemin tu n'aurois le courage.*

Charles proteste de sa résolution. La Vertu lui représente combien âpre est la route. Cependant, touchée

*Par son vouloir & si sage & si iuste,
Si prompt, si courageux,*

elle consent à le conduire. Charles lui demande son nom.

*On m'appelle Vertu. — O dame de renom,
Marchons. C'est avec vous que mourir ie désire.*

Cependant l'aspect de la route est si affreux que l'enfant hésite un instant,

Se peut-il point ailleurs d'autre chemin trouver ?

Il se reprend vite pourtant,

Quand j'y deurois mourir, si veux ie l'essayer.

Mais il aura encore des défaillances :

*Hélas, ie ne puis plus endurer ceste peine ?
Ie tombe, las !*

La Vertu le soutient,

*. Bon cœur ! nous sommes à la fin,
Faisans encor deux pas, de ce fâcheux chemin.*

Enfin il arrive ,

Courage, te voicy au but de ton attente,

& elle lui remet une épée pour couper la tête aux abus, & un livre.

Pendant que Charles triomphe de ces rudes épreuves, Thomas annonce de tout autres dispositions.

*Viue bon temps, beau ieu, bon vin, belles amours.
Je suis frisque, dispos, gentil, mignon, alaigne,
Grand beuveur, grand ioueur, bon amoureux courtois,
Grand despendeur de bien, si beaucoup i'en auois;
Bon danseur, bon chanteur, beau faiseur de brauades,
Bon donneur de maindrois, de reuers, d'estocades.*

Il se connaît encore une foule de qualités cachées qui ne demanderaient qu'à éclore,

Si la faute d'argent ne bridoit son courage.

Il vient donc demander à son père sa part d'héritage & son congé.

Le père défolé déjà d'avoir laissé partir son premier fils, qui montrait pourtant de si généreux instincts, refuse, accable Thomas de reproches, & lui met devant les yeux l'exemple de son frère dont il vient d'apprendre les succès.

Thomas furieux, se plaint d'être sacrifié, & s'éloigne pour « crocheter » les coffres de son père & emporter tout l'argent qu'il pourra.

*J'iray m'essayer d'estre aussi grand que mon frère :
Que si ie ne puis tost, comme luy paruenir,
le le massacreray auant que reuenir.*

Thomas passe par les mêmes épreuves que Charles, mais avec un tout autre succès. Abus l'entraîne, & la Sageffe a grand peine à le lui arracher. La Volupté se présente bientôt; Thomas s'emporte contre la Vertu à la vue du chemin où elle veut l'engager, & prend avec transport l'autre route :

*Ha ! ha ! c'est un chemin large, grand & facile,
Non comme l'autre estoit.*

Cependant le père, séparé de ses deux fils, s'afflige de son isolement,

*Quand ie pense à part moy, qu'en la fleur de mes ans
l'ay couru, i'ay sué, & trauaillé sans cesse,
Pour, mourant, leur laisser quelque peu de richesse,
Et qu'ore, imprudemment, & trop tard, i'apperçoy
Le proffit, le loyer, & bien que i'en reçoÿ,
En larmes, & en pleurs pleines d'amère angoisse
Triste ie suis contrainct de baigner ma vieillesse:*

Quand Charles se présente devant lui, se nomme, lui dit qu'il est venu pour le « resjouir. »

Ho que Dieu soit loué de si bonne nouvelle,

s'écrie le vieillard; & remarquons comme tout ce rôle du père, pris dans la nature, se détache au mi-

lieu des pauvretés ordinaires de Benoet, combien il y a d'accent vrai & de sentiment dans les vers suivants, combien la tournure en est originale & vive :

*Vien ça, mon fils : sied toy dessus cette escabelle.
 Approche toy de moy, & me raconte un peu
 Quel hazard, quel malheur ou bonheur tu as eu
 Depuis que tu partis, affin qu'en ta parolle
 De mes malheurs passes mon âme se console,
 Et que pour tout loyer de tant & tant d'ennuis,
 Que depuis ton départ i'ay souffert iours & nuits,
 A te voir, & t'ouïr mon cœur se resiouysse,
 Avant que de mes iours la carrière finisse.*

Le fils alors lui raconte toute sa vie depuis son départ. Il n'a songé qu'à garder & parfaire

Les saints commandements qu'il vous pleut de me faire.

Il s'est fait soldat. N'oublions pas que nous sommes en pleine guerre civile, & que chacun s'arme pour n'être pas tué; & nous allons voir en même temps ce que demandait alors l'honneur militaire. Il a passé par tous les grades, enfin il est devenu capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur d'une riche & forte place, & malgré ces succès,

*On me voyoit encor, come un simple soldat,
 Marcher d'un cœur hardi le premier au combat,
 Je ne redoutois point mosquets, arquebuzades,
 Rencontres furieux, assauts ny camisades.*

*l'amaïs on ne m'a veu abandonner mon rang,
 Mais tousiours tout chargé de poussière & de sang
 Reuenir le dernier d'un assaut ou rencontre.
 l'amaïs n'ay retenu d'aucun soldat la montre,
 le n'ay iamaïs robé le pauvre villageois,
 le ne fus oncque las de porter le harnois.*

Si bien que le roi lui a promis de l'avancer encore.
 Le père, transporté, s'écrie :

*J'ay plus eu de bonheur en tes discours plaisans
 Qu'onques ie n'auois eu despuis mes ieunes ans.*

Mais une terrible nouvelle vient gâter cette joie.
 Thomas, se voyant ruiné, s'est joint à une troupe
 de soldats débandés & pillards, &, de faute en
 faute, est tombé entre les mains de la justice.

*. Il fust esté pendu, dit son laquais,
 N'eust été que pour lors ayant tout despendu
 Son argent, il n'auoit de quoy se faire pendre,
 Et veu qu'il n'y auoit rien en lui de quoy prendre,
 On le fit de prison sortir secrettement.*

Il vient donc supplier son père de le reprendre en
 grâce. Le père y consent,

*Pourueu que désormais nul forsaict il ne face,
 Ains qu'il vueille estre sage & apprendre un mestier,

 Il ne trouuera pas l'amitié paternelle
 Enuers le propre enfant rigoureuse & cruelle.*

Le valet retourne annoncer à Thomas que son père est prêt à lui pardonner,

*Et croy qu'il le fera,
Selon que ie l'ay peu cognoistre à son parler
Accompagné de pleurs.*

Mais le personnage n'est pas un de ces pères de notre temps, à la fibre un peu molle, qui veulent pardonner à tout prix. C'est un ancêtre des pères de Corneille, qui mettent l'honneur avant tout, même avant la vie de leur enfant : il oubliera tout si son fils n'est pas déshonoré. Mais, comme le fils a laissé ses oreilles à la justice, le père indigné le chasse, & son frère, qu'il implore en vain, refuse de le défendre.

Thomas, resté seul, demande à son laquais de le tuer. Celui-ci s'en défend : Thomas appelle la Mort avec « sa main violente. » Le serviteur essaie de ranimer l'espérance en son cœur : la venue de la Mort l'interrompt. C'est un exemple original de suspension qu'on pourrait ajouter à ceux des rhétoriques.

Hé mon maître, pour Dieu, ne désespe... Oh Dieu m'aide !

Survient l'ange gardien de Thomas qui veut disputer cette âme à la Mort. Mais en même temps apparaît un *Diablon* en quête d'âmes pour *Belzebub*. La lutte s'engage entre eux, l'un représentant à Thomas sa situation désespérée, le mépris des honnêtes

gens, nul autre recours que la mort ; l'autre, l'infinie bonté du Christ & son intercession toujours prête, & l'éternel tourment qui l'attend s'il se frappe lui-même. Le langage malheureusement est peu digne de la situation, & la peinture de

*Ces mille millions de petits & grands diables
Horribles, effroyans, hideux, espouvantables,
Monstrueux, laids, cornus & noirs comme corbeaux,
Qui te déchireront en cent mille morceaux,*

semble encore plus burlesque que terrible. Thomas est dans une horrible perplexité :

Faut-il que ie me tue ou que ie me pardonne ?

Le mauvais conseiller l'emporte, & Thomas meurt, non sans remonter au public le profit qu'il peut tirer de son exemple.

*Oh vous, ieunes enfans, qui fols maladufiez
Ne croyez vos parens, & vertu mesprifez,
Tournant les yeux vers moy, qu'un chacun me contemple,
Et voyant mon malheur prenez de moy exemple.*

Et, comme il faut que les pères aussi bien que les enfans aient leur part de la leçon, Thomas maudit son père & sa mère qui n'ont pas voulu corriger une nature mauvaise,

Et qui n'ont pas en luy usé de chastimens.

Le diablon en témoigne hautement sa joie. Ce n'est pas tout à fait le style de Milton :

*Sitôt que Lucifer arriuer m'entendra,
La gorge douze pans de rire il se fendra.*

L'ange, de son côté, laisse éclater son mécontentement en des termes qui ne se distinguent pas par l'excessive noblesse.

*A ce désastre on voit (qui bien le considère)
Qu'il n'est pas d'animal sur terre se paissant,
Plus ingrat envers Dieu, ny plus meconnoissant,
Que celui, qui est fait plus pres de sa semblance,
Capable de raison, d'intellect & science...*

En voyant l'inutilité de ses efforts, il va demander à changer de condition.

*Je me penois afin que ce désespéré
N'eust commis ce forfait. Mais, ô Dieu ! quelle peine !
Puisque las ! ie la voy tant inutile & vaine,
.....
Je m'en vay prier Dieu qu'il me donne autre estat,
Puisque si peu i'avance à garder l'homme ingrat.*

On est tenté de se demander si les êtres surnaturels sont là pour l'édification ou pour l'amusement du public. Si, par exemple, deux ou trois vers du rôle de Lucifer font penser à ces sévères & terribles peintures, que nous connaissons, de sa haine insatiable, de son amer désespoir :

. *Desia ie voudrois voir le iour
Que de l'antique Adam la race intolérable
Fust soumise au pouuoir de ma main redoutable.*

La fuite réveille de tout autres souvenirs :

*le le desmembrerois par pièces & par lopin
Plustost que le leurier ne desmembre un lapin.*

Et à Thomas il annonce qu'il

*Le veut faire rostir sur les charbons ardens,
Ou en faire un huchis ou une fricassée
Qui, en trois coups de dens des démons fricassée,
Fera tout alaiquer mon infernale cour,*

& il en promet une part à son fidèle serviteur :

*Or la donc, tien toy fort, mon diabolotin gripart,
Hardy, hardy, marchons; tu bauffreras ta part.*

Le laquais annonce au père la mort de son fils.
Il ne songe d'abord qu'à son infamie étouffée :

*Mort, s'écric-t-il, que Dieu soit loué ! la parque lui fist tort
Que sa vie ne fust dans le berceau finie.*

Cependant quand il apprend qu'il s'est suicidé,
que son âme est à jamais perdue, la tendresse paternelle se réveille; il se désole & veut se tuer aussi, mais en moralisant avant de mourir :

*O pères aveuglez de trop d'affection,
Qui d'heure ne voulez donner correction
A vos ieunes enfants, tournez vers moi la face,
Et las ! hélas ! prenez exemple à ma disgrâce.*

Son autre fils retient son bras : dans ses paroles il n'y a rien de touchant, aucun effai de consolation ; mais une déclaration virile qui sent tout à fait son stoïcien :

*Il est beaucoup meilleur de perdre un fils ou fille
Que s'ils font déshonneur à toute une famille.*

Il n'y a pas un moment de sensibilité, pas un frémissement de tendresse dans tout ce rôle du fils aîné. Nous sentons à chaque pas que nous sommes dans un siècle dur & dans une sinistre époque.

Aussi fermes sont les paroles de l'ange :

*Rappelle ta vertu, ton sens & ta raison,
Et ne te damne point pour une affliction.
Qui pert un meschant fils, gaigne plus qu'il ne pert.
Laisse la rage aux fols & les larmes aux femmes.
Reffouvien toy de Dieu, & redoute son ire.*

Il lui rappelle qu'il a encore un fils « discret, prudent & sage. » Il le faut marier,

*Pour le rendre suiet à t'assister tousiours,
T'aider & te servir d'estaye en tes vieux iours.*

Le père suit ce conseil. Il en fait la proposition à son fils, &, heureux de sa prompte obéissance, il va demander pour lui la fille du voisin « sage, belle & honnête. » Et sans plus songer au fils qu'il a perdu,

le veut, dit-il, que ce iour mesme on commence la feste.

Ainsi vite ce père est consolé ; le public ne lui demandait pas de plus longues douleurs.

Tous les personnages rentrent en scène, « se tenant par la main comme pour danser », &, chacun à leur tour, moralisent sur le mariage, comme ils l'ont fait tout à l'heure sur l'éducation : Volupté & Abus, eux-mêmes, débitent les plus honnêtes axiômes ; la Sagesse dit :

*Quand le vieillard, suivant Sagesse en ses vieux ans,
Tasche de marier sagement ses enfans,
Sans avoir point d'esgard n'a richesse n'a rente,
Il rend entièrement sa vieillesse contente.*

Mais il faut d'abord, ajoute le père, avoir mis à son enfant quelque vertu en main. Le mariage, en effet, quoi qu'en dise la Comédie, ne suffit pas à sauver les âmes perverties, mais il est le salut des âmes honnêtes. Le bonheur est dans le mariage, dit la Vertu, si l'on est vertueux. « Pourvu, dit Charles, que l'accès de volupté ne gaste le ménage. »

*Dieu, répond un autre, n'a pas défendu l'honneste volupté
Au lien nuptial saintement contracté.*

Mais il faut bien que le vieil esprit français ait sa part. Satan déclare qu'il fait parfois son profit de cette institution que chacun célèbre, & qu'il loue grandement le pouvoir d'hyménée,

*Quand par son ioug il fait que l'homme soit traîné
Dans mon obscur manoir, où soudain ie le tire.*

La pièce finit par le *vos plaudite* traditionnel.

On aura, dans tout cela, reconnu le moyen-âge. L'auteur n'a pas fait grande dépense d'imagination. On retrouverait sans peine dans notre vieux théâtre les lambeaux dont il a composé son œuvre. Tel passage rappelle l'histoire de *l'Homme Juste*, tel autre, *l'Enfant Prodigue*; mais tenant à conclure par une leçon sévère, il n'en a pas reproduit l'admirable attendrissement. Le débat enfin de l'ange & du diable, se disputant une âme, rappelle exactement la mort de Judas des vieux Mystères. Le ton de ces antiques compositions n'est pas moins exactement reproduit. Le sentiment moral n'est pas ici plus délicat, l'action pas plus compliquée, la composition n'est pas plus habile; les deux enfants marchent à leur destinée avec une régularité & une simplicité inaltérables. On n'y rencontre ni plus de combinaisons dramatiques, ni plus d'intention d'émouvoir.

La seconde pièce du recueil de Benoet du Lac, qui a pour titre *Caresme prenant*, tragi-comédie facétieuse, tout en montrant la même naïveté d'exé-

cution, a un autre caractère & d'autres allures. Il semble que la gravité du premier sujet mettait l'auteur mal à l'aise. Ici il s'abandonne ; ici coule à pleins bords ce courant de grosse gaieté dont je parlais tout à l'heure. Ce n'est cependant pas tout à fait une farce, quoi qu'en dise Sobolis. La véritable farce a plus de naturel. Représentation de quelque bouffonne aventure, elle était déjà un acheminement à la comédie moderne. Elle était nourrie d'observations, elle retraçait quelque chose de la vie réelle, des personnages ayant vécu. Elle était grossière, il est vrai, & de courte haleine ; mais elle avait ce qui est le germe de toute vie littéraire, l'étude plus ou moins superficielle, plus ou moins maladroite, mais enfin, l'étude de la nature. Aussi s'est-elle conservée fort tard en France. Délaisée par les lettrés, elle était toujours chère au peuple & s'est transformée plutôt qu'elle n'a disparu, tandis que la Moralité, avec ses personnages convenus, a eu dans Benoet du Lac un de ses derniers représentants. La deuxième œuvre de Benoet est à moitié une Farce & à moitié une Moralité. Sur un fond dévot, il a brodé toutes sortes d'agrémens plus que mondains, & rassemblé pêle-mêle les personnages les plus étonnés d'être ensemble (1). C'est l'histoire de Carefme-prenant battu par Carefme (2). L'auteur, sans doute, s'est plu

(1) Voir plus haut la liste des *entre-parleurs*.

(2) On retrouverait un sujet analogue dans le *Jardin des Muses provençales*, de Brueys, — la *Défaite de Carnaval*.

à se figurer qu'il racontait une histoire édifiante. Entraîné par les circonstances, par l'exemple du monde, par mille séductions, le Voluptueux, après s'être abandonné à tous les plaisirs faciles, écoute enfin la voix de la Religion, & rachète, par une vie de pénitence, ses erreurs passées. Les personnages les plus respectables, la Religion, la Pénitence, le Remords de Conscience, &c., viennent à son aide, & battus un instant, finissent par triompher, & nous enseignent la vanité des plaisirs & la nécessité de la conversion. La comédie finit en sermon.

Mais, sur la route, les Vices qui combattent ces Vertus font si consciencieusement leur devoir, & ont des confessions si franches; le Voluptueux, dont la conversion doit nous instruire, met une telle loyauté à se créer des obligations de repentir, à être un pécheur véritable, à fonder toutes les fautes, qu'on est bien souvent tenté de se demander où est l'édification; & que la pièce pourrait s'appeler presque aussi bien le triomphe de Bombance & de tous les appétits.

L'auteur, qui craint, sans doute, que sa dévote armée n'effarouche ses auditeurs, a eu soin de les rassurer en semant à pleines mains un sel des plus gros. Prologue entre vivement en scène :

*Vive l'amour & le bon vin !
Fi de tristesse, vive folie !
Dieu gard' la noble compagnie.*

le vous supplie de m'ouyr :
Car pour un peu vous resjouyr,
le vous apporte des nouvelles
Fresches, bonnes, ioyeuses, belles.

Ici une allusion à un événement du temps, à la
 paix si longtemps attendue,

Non de paix comme voudrions :
Elle est encor delà les monts.

Ce qu'annonce Prologue, c'est la venue de Ca-
 resme-prenant & de la Careme.

Vous les verrez venir soudain,
Avec leur suite & tout leur train,
Pour vous donner resjouyssance,
S'il vous plait de faire silence ;
Et ils vous feront voir un ieu,
Que vous n'avez pas encor veu ;
Farcy de plaisante folie,
Pour chasser la melancolie.
De rire donc faut s'apprester
Sans touffer.

La suite se copierait difficilement. Benoet, lui-
 même, craint d'être allé trop loin & d'avoir épou-
 vanté quelques spectateurs timorés :

Ne vous esmayez pas pourtant
Notre farce ne sera tant

*Farcilardée en haute graisse,
 Qu'elle n'ait d'autre gentillesse.
 Voire tant, que qui meurement
 Considérera l'argument,
 Les gestes, la suite & la grace,
 La verra plus grave que grasse.
 Le trop gras à tous ne plaît pas.*

Nous verrons par la fuite ce que pouvait être ce trop gras.

Prologue se retire, & Concupiscence & Mépris de Religion prennent sa place. Le second déclare que ce temps lui est prospère & qu'il va tromper quelqu'un. Fort à propos arrive le Voluptueux qui s'écrie :

*Puisq cômme les autres ie suis
 Mondain, & le monde i'ensuis,
 Je veux viure selon le Monde.*

La pensée de l'arrivée de Carefme-prenant le met tout en joie :

*C'est une chose assez estrange:
 Je n'ay rien qui ne me démange
 De folastrier, rire & danser,
 Masquer, banqueter & gauffer.*

Il va donc voir comment le Monde se comporte,

*Affin que demain ou meshuy
 Il se gouuerne comme luy.*

Ce portrait du Monde que nous allons voir se développer peu à peu, & qui rappelle à certains égards la piquante création de *Peuple* dans les chevaliers d'Aristophane, est un malicieux tableau de l'état des esprits, une amusante image de ce qu'était la foule au temps de Benoet, & un peu aussi de ce qu'elle est en tous les temps. Le Monde est mobile, changeant, il réunit tous les contrastes,

*Je suis grand, gros, petit & maigre,
Je chante, je pleure, je ry,
Je suis joyeux, je suis marry, &c.*

Sa moralité est accommodante ; il est avide de plaisirs & cependant il respecte certaines convenances : il se croit dévot, mais c'est une certaine dévotion dont on n'use qu'à ses heures. Il l'avouera dans un moment d'expansion :

*Religion ne m'est commode
Sinon suivant la grosse mode.*

Nous le verrons s'expliquer avec tout abandon dans sa conversation avec le Voluptueux. Et ce qui rend cette confession plus piquante, c'est qu'elle est le fait de gens qui viennent de soutenir une guerre terrible au nom de la pureté de la foi. Ces dévots-là n'étaient pas alors les moins redoutables, d'autant plus prêts à persécuter & plus intraitables sur le

dogme, qu'ils étaient avec eux-mêmes plus accommodants dans la pratique.

Tempérance & Remords de Conscience, habitués à se prêter secours, viennent faire la ronde autour du Monde pour le garder de péché. Mais le Monde les congédie avec rudesse :

*Je veux passer ma fantaisie,
Il est temps de se desbaucher :
Puis presche qui voudra prescher.*

Le Voluptueux qui l'entend, déclare qu'il veut faire comme lui & lui demande conseil. Le Monde répond : « Il faut fuivre la Coutume (c'est, en effet, la grande loi du Monde); la Coutume fête Carefme-prenant, il faut le fêter comme elle. » La Religion tente un dernier effort & amène au Voluptueux le Remords de Conscience. Notre homme s'en débarrasse lestement :

*Je ne le puis de bon cœur voir,
Il me fait faire triste chère;
Fay le moy passer là derrière.*

Le Monde aussi veut qu'on délivre ce pauvre homme de ces remords qui le gênent :

*Je n'aime pas voir au mondain
Ce dur Remords de Conscience,
Mais qu'il mange, qu'il boive, danse,
Qu'il rie & ioue.*

A son appel accourt Carefme-prenant qui fait
une entrée triomphale, convoquant tous ses suppôts :

*Cà, ça, bons vins, banquets & danses,
Rougemuseaux & grosses panfes,
Rifleurs, biscoteurs,*

*.
Fols, lourdauds, esuantés, dandins,
Avalé-uin, mange-bodins,
Couperofez, baufreurs, yurogues
Entuminez aux rouges trogues,
Tripe-dondins, gros rouge-nez,
Papelardeurs, enfarinez,
Fripelipes, & fripesauces.*

*.
Il faut que chacun s'appareille,
Pour mieux ma feste célébrer.
Il faut la poule defmembre,
Boire à la mode d'Alemagne,
Mettre les masques en campagne,
Trancher du braue baladin,
Percer le tonneau du bon vin.
Il faut tous boire à pleine teste.*

Et le Monde, prompt à donner la réplique ré-
pond :

*le me conduis selon le temps.
Il me faut donc à toute bride
A toute teste, à ventre & dos,
Faire courir flacons & pots,
Bouteilles, iambons & aubades.
Flutes, danses & mascarades.*

Le Remords revient à l'assaut. Le Voluptueux garde quelques inquiétudes. Il consulte le Monde, qui lui dit :

*Je me plais en resjouissance,
Sans charger trop ma conscience
De tempérance, ny remors. . . .
Aimant toute chose plaisante, . . .
Et toute contraire ie fuys.*

Le Voluptueux en ferait bien autant, mais il a peur de perdre Paradis. Le Monde a la conscience plus ferme.

*Soit que ce soit, vienne qui vienne.
.
Que sert de tourmenter ses ans ?
Il faut viure avec les viuants,
De terre faut qu'en terre on pense.
.
De Paradis on pensera
Quand en Paradis on sera.*

Le Mépris de Religion chasse enfin le Remords ; le Voluptueux se sent tout soulagé.

*Bien est-il vray que dès ceste heure
Je ne sens plus tant de rigueur
Du Remors qui rongeoit mon cœur,
Et me tenoit en vne gésne
D'une peur, ce me semble, vaine.*

Cependant la Tempérance lutte encore. Le Mépris de Religion dit au Voluptueux, avec toutes sortes de raisonnements spécieux :

*Le monde ore vit sans soucy :
Aussi te faut-il viure ainsy.
Tu n'es pas Dieu, ny saint, ny ange,
Pour, d'une sorte à toy estrange,
Viure saintement en tout saint.
Tu es mondain de terre fait,
Vy donc ainsy que saint le monde.*

Enfin le Monde trouve une raison concluante. Il n'est pas ennemi de Religion. Seulement il en prend à ses heures, & surtout il entend à merveille l'art d'administrer son repentir :

*Prendre faut un peu de plaisir.
Tu en pourras tout à loisir
Estre repentant : veu que mesme
Si tost que viendra la Carefme
Lors tu pourras encore bien
Prier, ieuner, faire du bien,
Et avec quelque repentance,
Faisant un peu de pénitence,
En Dieu estant comme ravi,
Recourir au grand PECCAVI.
MEA CULPA en temps propice
Suffit pour effacer tout vice.
Nous auons toujours assez temps
De pouuoir estre pénitens.*

Cette ingénieuse argumentation de la dévotion

aisée lève les derniers scrupules du Voluptueux. La Coutume l'emporte, il la laisse chasser la Tempérance,

. . . Une ieune femmelette
Qui porte un blanc accoustrement,

en lui disant :

*Allez, allez ailleurs prescher,
Allez, fy, petite forcière.*

Enfin débarrassé des importuns, le Voluptueux peut fêter à l'aise Carefme-prenant. Charmé de ses bonnes dispositions, celui-ci lui présente successivement tous ses enfants,

*Rians, grassets, douillets, plaisans,
Pour l'alléger cette semaine.*

C'est d'abord Dimanche-gras, le moins délicat de tous, le jour des grosses bombances. Puis Lundi-gras, grand amateur de bons vins.

*L'odeur, la splendeur, la couleur
Me font cognoistre le meilleur.*

Tous deux vantent les mérites de Cérès & de Bacchus :

*C'est un dieu, non de paradis,
Mais qui sur la terre est insigne,*

*Qui plante & fait croître la vigne,
Haïssant mortellement l'eau.*

Le Voluptueux veut qu'on les lui amène sans tarder.

*Dieu suis, dit Bacchus, de bon temps & de ris.
Les iambes de l'homme & la feste
Me sont consacrez à ma feste.*

Le Voluptueux supplie ces deux bénignes divinités de ne l'abandonner jamais. Suit une burlesque & interminable énumération de tous les instruments de gloutonnerie, bons morceaux, gibiers de toutes fortes, pâtisseries, &c., & tout l'arsenal de la cuisine, énumération plantureuse, plus longue que le dénombrement d'Homère, & qui devait mettre en appétit tout l'auditoire.

Mercredi-gras a des passe-temps plus doux. Il enseigne les secrets « du fils de Vénus la Gorrière. » Mais il est dépassé par Jeudi-gras, qui, sur le même sujet, déploie une variété de connaissances, une richesse de détails, à embarrasser fort parfois un nouvel éditeur de Benoet du Lac.

Pour compléter la fête, arrive la Gloutonnie, qui, sur de nouveaux frais, trace un programme de bombances énormes. Les noces de Gamache ne sont rien auprès de cela.

*Les perdreaux, tourtes & chapons,
Cogs d'Inde, canards & oisons,*

*Et autres viandes eslites,
 Rompront chenets, broches, marmites.
 Espices, riz, lardons, saffran
 Et les tartes de massépan,
 Avec le sucre, les dragées,
 Te monteront comme enragées
 Dedans la gorge à gros pleins poings,
 Et avec elles seront ioincts
 Les doux fruits mirabolaniques.*

*.....
 Si qu'il te faudra defferrer,
 Afin que tout plus à l'aise entre
 Dedans la grotte de ton ventre.*

*.....
 Je suis la douce Gloutonnie
 Toujours en la bouche & aux doigts
 Des nobles riches & bourgeois.*

Le Voluptueux a hâte de fêter tous ces dieux, sans en oublier aucun, & nous voyons à cette occasion toutes les libertés théâtrales du bon vieux temps précieusement conservées. Le Voluptueux a douté de la puissance de l'Amour en le voyant si petit. Tiens, s'est écrié celui-ci en colère,

Tiens, rebelle, droit dans le cœur.

Blessé par l'Amour, le Voluptueux supplie Vénus de le guérir.

Je ne puis icy par honneur,

réplique la déesse, qui ne laisse pas d'avoir à sa façon des idées de décence,

*Passons hors de la compagnie,
Derrière la tapisserie;
Cela seroit icy trop gras.
— Allons partout où tu voudras,*

réplique le Voluptueux, &, pour que nul ne s'y trompe, il s'écrie en rentrant :

*Il n'est que d'avoir ses plaisirs.
Et de contenter ses desirs :
Maintenant j'ay saine ma plaie.*

Vénus.— *Il ne le sçait qui ne l'essaye.*

Cependant il semble qu'il est temps que la correction arrive. Après une énergique ripaille, fatigués de plaisirs, tous s'endorment. Ils sont brusquement réveillés par l'arrivée de Carefme, qui, triste & le teint blême, ramène Repentir, Remords & la Pensée de Pénitence & la Mort, & tout un sombre cortège, Aumosne, Jeusne, Oraison, Confession. Le Monde a un triste réveil :

*le songeois ores que Carefme,
Avec un fouet & un teint blefme,
Icy maintenant arriuoit,
Et Carefme-prenant chassoit,
Puis appeloit la pénitence;
le tremble encore quand i'y pense.*

Chacun se lamente. Survient Mercredi des Cendres qui fait un beau sermon, parle de la mort, ensei-

gne à baïsser la tête & à se repentir. Le Monde, toujours accommodant, dit :

*le le fay volontairement
Tous les ans coustumièrement.*

Le Voluptueux. — *le veux faire comme le Monde.*

Cependant il voudrait négocier avec Pénitence & prendre ses sûretés :

Mais comment me seras-tu viure ?
Pénitence. — *le te feray ieufner, trister,
Pleurer, amaigrir & fouëtter,
Affamer, coucher sur la dure,
Souffrir le chaud & la froidure,
Mortifier & t'abstenir
De ce qui peut entretenir
La chair inferme en son péché;
De iour, de nuit, leué, couché,
Incessamment & en tout lieu
le t'esmouray à prier Dieu.*

Le Voluptueux trouve l'épreuve un peu rude ;

Impossible m'est de tant faire,

& toujours son refrain : Je ferai comme le Monde.
Pénitence engage donc le Monde à se réconcilier avec Dieu :

*En le priant déuotement
Et avec grande repentance,*

*Pleurant & faisant abstinence,
 Consolant les dolentes gens,
 Faisant aumosne aux indigens,
 Les releuant de leurs misères.*

Le Monde. — *le ne veux pas tant de mystères ;
 le me contente si ie suis
 La coustume, comme ie puis,
 Sans rechercher tant d'antiferes,
 De parolles & balivernes.
 le ne me veux pas à crédit
 Rompre la teste pour ton dit.
 Mes parens, mes voisins & moy,
 Ont tous vescu de mesme foy.
 Ainsi ie vi, ainsi veux viure :
 Te suivre qui voudra te suivre.*

Le Remords encourage le Voluptueux à fuir loin de cet « abominable », de peur d'être entraîné dans le même abîme. Le Voluptueux obéit & accepte les plus rudes châtimens; & Pénitence, en échange, lui promet la vie éternelle.

Cependant, après cette édifiante conclusion, Benoet ne veut pas laisser ses auditeurs sous une impression trop sérieuse. Il finit en bouffonnant comme il a commencé. Il a dit que la Semaine Sainte achèvera la conversion. Mais ses fils

*Sont loin encor en leur maison
 Près de Pasques en garnison.*

.....
Pour donc ne mourir de soucy,

*Attendant, si me voulez croire,
Il vous en faut aller tous boire
Et du meilleur, vertu saint gris.
Adieu, Messieurs, adieu vous dis.*

On cherche au milieu de tout cela les allusions que promettait le titre « touchant quelques abus de ce temps. » Elles sont placées d'une façon bizarre, entre le quatrième & le cinquième acte, au milieu de coq-à-l'âne, dans la bouche de quatre personnages qui s'introduisent sans autre motif dans l'action, & les traits qu'ils lancent ne sont ni très-vifs ni très-pénétrants. C'est Tivan Savoyard (1), Jau-met Provençal, Guillot Français, Arlequin Italien. Arlequin est un de ces soldats d'aventure qui, à la suite du duc de Savoie, ou sous les ordres du représentant du pape dans le Comtat, dévastaient souvent le pays; mercenaires sans foi ni merci, dont l'un disait qu'il irait servir le diable lui-même, s'il apprenait qu'il payât bien. Celui-ci est vantard & spadaffin, une espèce de tranche-montagne qui ne fait peur à personne, & qui s'annonce en criant à tue-tête :

*Arquebugio qui, spada e altre arme.
Assalto, guerra, ogni fracasso.
Io ferisco, abbatto, e amasso
Tutto quello che s'appresenta.*

(1) Voir la note B à la fin du livre.

Guillot, le Français, est un aventurier qui est venu chercher fortune en Provence.

*Moi ie suis monsieur le Cadet
Et à la guerre gentilaître,
En ma maison monsieur le Sartre
Ou vénérable muletier (1).*

Le pauvre Tivan est tout à fait sacrifié. Il nous est peint comme un effronté voleur, toujours prêt à prendre & à gaspiller. Il représente l'invasion savoyarde, & l'auteur le poursuit d'une double haine, comme Provençal & comme Dauphinois. C'était par la Provence & par le Dauphiné tour à tour que l'ambition de la maison de Savoie, qui n'avait pas encore bien choisi son côté des Alpes, tâtait alors la France. Tivan paie pour les méfaits de Charles-Emmanuel. Il est battu, il est ruiné : il se lamente sur tous les tons, il pleure les infortunes de son prince « qui est tant bonhomme » ; il se plaint de « ces mauvaises gens de Provence qui frappent partout sans regarder. »

(1) Il n'est pas besoin de remarquer que ni le dernier métier, ni le mot de *fartre* (tailleur) n'appartiennent à la France du nord. — On pourrait, dans un autre sens, noter encore ces vers qui indiquent contre le mistral les rancunes d'un homme qui n'est pas familier avec lui dès l'enfance :

*Ils se tournent comme le vent :
Dont ie plains qu'ils soient de Prouence.*

Après le duc de Savoie, c'est au duc d'Epéron
que s'attaque l'auteur, puis aux pillards,

*Car en Prouence prou auance
Qui fait piller & robber bien,*

& aux nobles de rencontre qu'a faits la guerre :

*Car aujourd'hui pour passer noble
Ne faut qu'une espée au costé.*

Joignez à cela des souhaits sur la paix, les allusions déjà citées à la justice du temps, & ces vers tirés des Eglogues de Benoet, & qui montrent l'idée que le peuple se faisait alors de l'équité des magistrats :

*Faisons-le si tu veux iuge de notre cause,
Sans ouïr alléguer paragraphe ni glose,
.....
Sans decouvrir les pieds du lièvre ou du cheureau
Et sans voir remuer la perche ou le barbeau
Sous notre palletot;*

& nous aurons à peu près tous les renseignements que nous donne l'auteur sur son temps.

Pour revenir à *Caresme-prenant*, là comme dans le *Désespéré*, on aura partout reconnu la trace & la vivante image du moyen-âge. Si la forme, si le style, nous ont fait songer parfois à ce vieux temps, dont Benoet est un dernier témoin, les mœurs

elles-mêmes semblent dater du douzième ou du treizième siècle. L'histoire de ce voluptueux converti ne rappelle-t-elle pas ce qu'en général était alors la vie, brutale, violente, grossièrement sensuelle, & tout à coup brusquement terminée par la plus rigoureuse pénitence ?

Ce qui n'est pas moins visiblement l'héritage du passé, c'est ce grossier entrain qui emporte toute la composition. Voilà bien la vieille gaité gauloise, riant à ventre déboutonné ; une abondante & violente débauche d'esprit, où toutes les sensualités, sous prétexte qu'elles seront châtiées tout à l'heure, s'étalent librement & à l'envi. On dirait une grasse esquisse flamande. Les intentions morales se noient dans cette vaste débauche & dans ce langage sans façon qui sent la taverne, la fumée des mets, le bruit des pots, la table toujours mise dans la grande cuisine, avec une bordure de triples mentons & de larges panfes. On s'explique l'impuissance de Benoet à écrire un drame sérieux en voyant cette sensualité hardie & cet épanouissement pantagruélique. Pour qu'on ne se trompe pas, du reste, sur ses origines, il a pris soin de nous avertir & de faire dire par le Monde au Voluptueux :

*Pour t'ôter tout ennui & cure,
le t'offre les lois d'Epicure,
Et la copie des extraits
Du facétieux Rabelais.*

Benoet du Lac aide encore à nous expliquer le long succès populaire d'un genre dramatique aussi froid & aussi faux que la Moralité. Elle plaisait à l'esprit français parce qu'il a le goût de l'analyse & de l'observation, & que de tout temps il a aimé ce qui laisse quelque chose à deviner, ce qui parle à l'esprit plus qu'à l'imagination. Nous pardonnons à l'allégorie, &, tout en la raillant, nous y revenons volontiers. Nous avons été le peuple le plus scolastique de l'Europe. Nous aimons le dessin plus que la couleur, le vers bien frappé plus que l'image, la justesse plus que le sentiment. Le même besoin d'esprit qui dictait les Moralités produira, dans un siècle plus cultivé, la longue lignée de nos moralistes. Pour rendre la Moralité populaire, il n'y avait qu'une chose à ajouter, la faire comme ici, gaillarde, vivante, sensuelle, bouffonne & épigrammatique.

L'œuvre de Benoet du Lac est le seul monument qui nous reste des représentations théâtrales à Aix au seizième siècle. Elle suffit à nous donner une idée des autres. Elles durent être nombreuses. Nous en trouvons souvent des traces, & presque toutes ces compositions, comme les tragi-comédies que nous venons d'analyser, sont empruntées aux souvenirs du vieux théâtre héritier du moyen-âge. Ce sont tantôt des farces, comme celle que le Parlement poursuivait en 1584; tantôt, comme en 1591, c'est une *Entrée* à six personnages jouée en présence du duc de Savoie. Une autre fois, c'est un *Mystère*. « Le

9 juin 1596, nous dit Sobolis (& je cite volontiers ses paroles, parce que son compte-rendu naïf va bien à la nature de l'œuvre), à l'église des Prêcheurs, a été jouée l'histoire des Machabées ards, d'une femme & sept siens enfans que le roi Antiochus fit mourir pour n'avoir voulu manger chair de pourceau. »

L'année précédente (1595) avait été féconde en représentations dramatiques. Outre le *Désespéré* & *Caresme-prenant*, on avait, le 21 septembre, jour de saint Mathieu, vu « jouer à l'Archevêché l'histoire de toute la présente guerre à trente-trois personnages, les uns faisant les capitaines, les autres les laboureurs & le tiers-état : lequel était pillé & ravagé. Enfin le roi a tout mis en paix. » On voit que, plus hardis que nos grands classiques, les poètes dramatiques d'Aix ne craignaient pas de traiter des sujets contemporains. Fidèle à ses habitudes, Sobolis ne nous en dit pas davantage. Mais j'imagine que cela ressemblait beaucoup à l'œuvre de Benoët du Lac (1).

(1) On pourrait être tenté de ranger parmi les pièces qui ont pu être jouées à Aix une œuvre excessivement rare qui a pour titre, *Phaëton, Bergerie tragique des guerres & tumultes civiles*, imprimée à Lyon par Antoine de Harfy, 1574, & composée par J.-B. Bellaud, le frère probablement de Bellaud de la Bellaudière. Mais *Phaëton* n'a jamais été joué, & n'a pas même été écrit en Provence. C'est, du reste, une des plus tristes compositions qu'il m'ait été donné de lire, le plus monstrueux entassement de pauvretés emphatiques, mythologiques & inintelligibles. On y trouve, après chaque acte, des chœurs à la manière antique, qui, pour être écrits en français, n'en font pas moins aussi obscurs que les plus obscurs passages de Pindare.

Il est vrai que presque à la même date, nous trouvons un sujet d'un autre genre qui semble inspiré par l'érudition & les traditions classiques. « Le 19 mai 1595, dit encore notre chroniqueur, a été joué, à l'Archevêché, une Histoire romaine, en latin, par les écoliers & enfans de la ville, de Octavius Sylla & Marius, montrant une semblable guerre comme à présent, voulant les grands régner par ambition. » Mais il faut remarquer que c'est une pièce latine, gardant son caractère érudit, & que ce fait unique ne change rien à nos précédentes conclusions.

Perte regrettable, du reste, que celle de ces deux œuvres, quelque médiocres qu'elles pussent être; l'une où l'on cherchait dans le passé des allusions aux misères du présent, l'autre, tableau populaire & probablement bouffon de la guerre à peine apaisée.

Et ce ne sont pas seulement les sujets & les formes théâtrales qui rappellent ici l'influence du moyen-âge; nous en voyons un symptôme encore bien plus frappant, le bon accord de l'Eglise & du Théâtre, accord depuis longtemps brisé partout ailleurs. Preuve de plus, entre mille, de la domination du catholicisme dans le pays. L'Eglise prête ses temples pour le Mystère : c'est dans une salle de l'Archevêché que se jouent toutes les autres pièces dont il est question; & là n'est pas le seul souvenir des origines du théâtre. On retrouve cette autre habitude, chère aux temps naïfs, de traduire en une sorte de vivant spectacle les scènes les plus intéressantes de

la Passion. A Lambesc, le 24 juin 1595, il y avait une procession où, « parmi les filles, les veuves & les pénitents, marchaient des gens qui représentaient la Passion de Jésus-Christ chacun à leur ordre. » Le 23 juillet, le couvent de l'Observance, à Aix, faisait une procession par la ville : « on y voyait des gens habillés comme du temps de Notre-Seigneur, y ayant les sibylles & toute la Passion (1). »

(1) Journal de Sobolis.





III.

NOUS savons maintenant ce qu'étaient les pièces. Quels en étaient les acteurs? Sobolis nous parle des écoliers & des enfants de la ville. Que désigne la dernière expression? Les cérémonies de la Fête-Dieu, à Aix, nous fourniront la réponse. On sait (1) ce qu'étaient ces divertissements & ces spectacles que la naïve dévotion du roi René avait joints à la procession de la Fête-Dieu. On y reconnaît tous les caractères de l'imagination de cet honnête prince : bonhomie & puérilité, érudition & bizarrerie. Ce mélange singulier d'allégories demi-religieuses & demi-païennes, & de gaités populaires avec les choses saintes, avait, dès la fin du dix-septième

(1) Voir Grégoire, *Explication des cérémonies de la Fête-Dieu en Provence*, & de Haitze, *L'esprit du cérémonial d'Aix*, &c.

siècle, scandalisé les esprits sérieux & plusieurs avaient essayé de les abolir (1). Mais le peuple tenait à ses jeux. Il y réclamait sa place avec passion. La peste seule de 1580 avait pu les suspendre. La guerre n'y pouvait rien & la fidélité de la ville à les célébrer arrivait parfois jusqu'à l'héroïsme. Ainsi, tandis que le duc d'Epemon était à la tour d'Entremont, à une demi-lieue d'Aix, menaçant la ville d'un siège, sa présence ne put empêcher les divertissements ordinaires. Jamais, au contraire, la procession n'avait été plus brillante. Cent cinquante personnes des plus notables s'étaient jointes au cortège. On y voyait le comte de Carces avec sa femme, les consuls & une foule de noblesse. Et pour que rien ne manquât à la fête, le Prince d'Amour portait un nom qui devait devenir historique ; c'était Peyrefc, alors âgé de treize ans (2).

Parmi ceux qui marchaient à cette procession figurait la jeunesse de la ville organisée, divisée en trois classes, sous des chefs de son choix : le Prince d'Amour, à la tête de la jeune noblesse, l'Abbé de

(1) V. la Correspondance de Saurif & de Cornis, publiée par M. Charles de Ribbes, 1861. « Cette procession était toute sainte dans son institution..... Elle est devenue un monstre..... La fadaïse à ses protecteurs tout comme les meilleures choses. »

(2) Le Parlement essayait de joindre dans ces fêtes l'économie à la splendeur. Le 27 juin 1583, Jean Rafcas, peintre, réclame seize écus « pour les panonceaux par lui faits pour la Fête-Dieu » ; la Cour décide qu'ils seront dorénavant faits de papier. (Bibliothèque d'Aix, n° 947. Regist. Mss. du Parlement.)

la Jeunesse menant l'*Abbadie*, la jeunesse des Corporations & des Métiers ; enfin, le Roi de Bazoche avec tous les jeunes gens qui suivaient le Parlement.

Voilà les acteurs ordinaires : ainsi se retrouve à Aix, comme ailleurs, l'alliance de la Bazoche & du vieux théâtre. A défaut d'autres renseignements, ce serait déjà une présomption de ne voir l'existence de ces essais dramatiques rappelée que par un seul chroniqueur, un ancien bazochien, Sobolis, procureur au siège (1). Mais ce n'est pas seulement dans son journal que nous retrouvons la trace de la Bazoche, nous allons la voir encore en maint endroit des registres manuscrits du Parlement. J'en tirerai les seuls renseignements presque qui soient restés sur son existence, & laissant de côté ce qui lui est commun avec des institutions analogues & qui ne rappellerait que des faits déjà connus, comme les visites aux magistrats, les aubades, les dîners, les plantations de *mais*, je me bornerai à relever ce qui est particulier à la Bazoche d'Aix.

La Bazoche se recrutait parmi les clerks des procureurs au Parlement & au siège, les clerks des notaires, & aussi parmi les audenciers & les clerks du greffe de la Cour (2).

(1) C. Bonet a probablement passé aussi par l'honorable & joyeuse corporation.

(2) V. plus loin la réclamation d'Antoine Guigues, audencier à la Cour, 30 mai 1584. (Registres du Parlement.)

Il fallait avoir passé par la Bazoche pour être reçu chez les procureurs & notaires (1).

Les divers suppôts étaient soumis à une contribution modique. On voit, d'après un diplôme du mois de mai 1577, signé Touffaints, roy de Bazoche, que « le roy lève, selon l'usage, sur chacun de ses suppôts, quatre sols destinés pour la décoration de la procession de la Fête-Dieu (2). »

C'était surtout en vue de ces fêtes qu'elle semblait avoir été instituée. Nous en avons la preuve & l'expression dans la pièce que je viens d'indiquer & dans diverses décisions du Parlement. Elle paraît avoir

(1) Arrêté de 1724 pris par les représentants des trois Corporations. (Biblioth. d'Aix, liasse 1072.) Cette liasse n° 1072 contient onze pièces sur la Bazoche, dont dix manuscrites :

1° Un diplôme, du 6 mai 1577, donné par un roi de Bazoche à ses officiers pour les autoriser à lever quatre sols sur chacun de ses suppôts. V. la note C.

2° Une requête du même roi adressée à la Cour pour obtenir l'autorisation d'exiger ces quatre sols des suppôts récalcitrants, signé Genesi : procureur du roi de Bazoche.

3° Une requête de Nicolas Dumont, autre roi de Bazoche, qui se plaint de refus essuyés par lui.

4° Un arrêt de la Cour contre Ganay, Arbaud & Aubert, qui ont refusé des charges.

5° Signification de cet arrêt à Arbaud & à Aubert.

6° Quatre listes d'officiers du roi de Bazoche.

7° Une pièce manuscrite de 1735, fixant, après délibération des syndics des procureurs & des notaires, les obligations du roi de Bazoche & de ses officiers.

8° Une pièce imprimée, de 1724, ayant pour titre : Délibération des procureurs au sujet des charges de la Bazoche.

(2) V. à la fin du volume, note C.

eu des attributions bien plus restreintes que celles de Paris (1), moins de droits & moins de privilèges. Celle de Paris a une juridiction d'une certaine étendue. A Aix il n'en est pas question. Aussi l'organisation est-elle différente. Tandis qu'à Paris la cour du roi de Bazoche est toute judiciaire, à Aix elle est toute honorifique. La première nous offre un chancelier, un procureur général, un avocat du roi, &c. A Aix, on dirait que le Parlement, jaloux de sa dignité, n'a pas voulu permettre une parodie qui le touchait de trop près & que l'imitation de la grande royauté française lui a paru moins dangereuse. Autour du roi des bazochiens se presse une foule de grands officiers, toutes les grandes charges de la couronne..... de Bazoche : un lieutenant du roi, un connétable, un chancelier, un grand-maître, un grand-écuyer, même un amiral, un colonel, un mestre de camp, un capitaine des gardes, un lieutenant, un enseigne, quatre maréchaux, quatre chevaliers de l'ordre, quatre entretenants de dames, fonction galante digne du pays des troubadours (2).

La jeunesse des Offices ainsi réunie se trouvait placée sous la main des magistrats. La Bazoche, comme les autres Principautés joyeuses de la Fête-Dieu, relevait du Parlement & lui faisait cortège dans

(1) V. Ad. Fabre, *Etudes historiques sur les clercs de la Bazoche*.

(2) V. Bibliothèque Méjanès, liasse 1072, quatre listes d'officiers du roy de Bazoche au seizième siècle.

les solennités. Chaque année, quand la Cour était assemblée pour se rendre à la procession, le Prince d'Amour, le Roi de Bazoché & l'Abbé de la Jeunesse venaient avec leur troupe « se présenter devant la Cour pour lui rendre l'obéissance qui lui était due », & les magistrats étaient, nous le verrons tout à l'heure, très-jaloux de cette soumission.

Le Parlement, en effet, exerçait avec exactitude la surveillance de la Bazoché, & dans les dernières années du seizième siècle, il eut souvent à intervenir dans ses affaires; & il le fait toujours avec le même soin & la même gravité que pour ses jugements les plus importants.

Parfois il casse des élections douteuses & règle le mode des élections nouvelles. Le 7 mai 1596, par arrêt rendu en l'audience, il déclare nulle la création du fils de M^e Jean Lambert comme roi de Bazoché & décide qu'il sera procédé à une nouvelle élection, que douze procureurs du siège & douze notaires, choisis parmi les plus anciens, y assisteront & opineront avec les officiers pris au préalable, en présence de deux conseillers en la Cour & du procureur général. Cette assemblée nomme roi de Bazoché le greffier André.

Tantôt il intervient pour obliger à la royauté des élus trop modestes. La royauté était coûteuse & l'on essayait parfois de se soustraire à ses ruineux honneurs. Les choses en vinrent, plus tard, à ce point qu'on ne trouvait plus de clercs, & qu'épouvantés des

frais à faire, ils aimaient mieux renoncer à une carrière dont l'entrée était trop dispendieuse. Les trois corporations dans lesquelles se recrutait surtout la Bazoche furent obligées, en 1724, de prendre les frais à leur charge. Les procureurs au Parlement payèrent les quatre neuvièmes ; les procureurs au siège, trois neuvièmes ; les notaires, deux.

Nous voyons déjà cet embarras se produire au seizième siècle. Le 3 juin 1583, Jean Gaillard, commis à la recette générale des décimes de France, présente une requête à la Cour pour être déchargé de la création & éléction du roi de Bazoche faite en sa faveur. Il représentait qu'il avait été commis par le sieur de Castille, receveur général du clergé de France, à la recette des décimes en ce pays ; que ses parents avaient cautionné pour lui envers ledit Castille, que s'il accepte la charge de roi de Bazoche « il pourra encourir l'indignation de Castille & de ses parents pour l'ombrage de la dépense qu'il lui faudra faire, &, à cette occasion, le pourront priver de sa charge qui serait sa perpétuelle ruine : que d'ailleurs le Roi pourrait le faire rechercher de la dépense qu'il convient de faire à ladite charge, cuidant que ses deniers y soient employés pour les avoir en maniement & en sa puissance. »

Mais il n'était pas facile à un Dioclétien de la Bazoche d'abdiquer. L'avocat général de Laurens, répondant aux explications de Jean Gaillard, fait entendre à la Cour que « le déchargement requis

par lui tirerait trop grande conséquence pour les autres à l'avenir, & que toutes les excuses & défenses par lui avancées ne font considérables, vu qu'on n'a accoutumé de contraindre les rois de Bazoche à aucune dépense profane, mais pour honorer Dieu & la cour à la procession du jour de la Fête-Dieu », & il était d'avis qu'il lui fût enjoint d'accepter.

La Cour, faisant droit aux conclusions de l'avocat général, enjoignait à Jean Gaillard « d'accepter & de faire ce qu'il doit à la coutume, si mieux il n'aime payer la somme de cent écus pour être employés aux charges & frais nécessaires, & à ces fins tiendra prison. » Mis entre l'amende & les honneurs, Jean Gaillard se décida pour la royauté (1).

Un fait analogue se présente deux ans après. Marc Ganay, fils de Jean Ganay, greffier des francs fiefs, avait été élu roi de Bazoche & avait refusé la charge. Le Parlement donne ordre aux suppôts d'élire un autre roi aux dépens du premier, dépens estimés encore cent écus. La deuxième élection régulièrement faite, le premier élu se décide à accepter. Le Parlement, sur ses explications, le rétablit en sa charge, 14 juin 1585, « & lui enjoint de s'acquitter d'icelle bien & dument suivant l'ancienne coutume, sous peine de cinq cens écus & autre arbitraire. » Mais en même temps, pour éviter les déchirements & guerres civiles dans le royaume de Bazoche, il

(1) Registres du Parlement.

décide que les élections d'officiers faites par Esprit Audiffrédy, subrogé du roi de Bazoche, « sortiront effet (1) ». De plus, Ganay, « suivant son consentement, devra l'indemniser entièrement des promesses par lui faites tant par raison des mays que des cierges. »

Même situation le 1^{er} mai 1596, à la nomination du fils de M. le receveur Cabanes. Le 5, le roi est appelé devant la Cour. Un arrêt rendu en l'audience décide qu'il a été bien procédé à l'élection & qu'elle tiendra. Dans la même audience, le Parlement apprenait aux officiers de Bazoche qu'ils n'avaient pas plus que leur prince le droit de rentrer à leur gré dans la vie privée. Une requête avait été présentée par Esprit Audiffrédy pour que Marc-Antoine Arbaud, fils du procureur général du roi au siège, & Jehan Aubert, fils d'un marchand, nommés par lui capitaine & enseigne, fussent obligés « de prester le serment requis & acoustumé, & faute de ce, jugés pour la somme de cent escus. » Les questions religieuses troublaient alors le royaume de Bazoche aussi bien que le royaume de France. Aubert disait pour sa défense qu'il était de la religion réformée & « que par ainsi il ne veult marcher à la procession. » La Cour, passant outre, condamnait les intimés & tous les officiers élus « à faire le deub de leurs charges, à peine de cent escus chacun & d'estre constraincts

(1) Registres du Parlement. Arrêt du 14 juin 1585.

pour les frais acoustumés & nécessaires sans dépens (1). »

Nous voyons une requête semblable émaner de M^e Nicolas Dumont, autre Roi de Bazoche (1580) contre ses officiers récalcitrants. Il demande qu'on les oblige à prêter entre ses mains le serment requis ; « autrement qu'ils soient pris & saisis au corps *etiam* par main mise, & constitués prisonniers aux prisons du palais, & qu'il lui soit permis de prendre d'autres officiers aux dépens des refusans (2). »

Et ce ne sont pas seulement les grandeurs de la Bazoche, mais les autres dignités du même genre qu'on voit parfois repoussées par les élus. L'année suivante (1^{er} mai), le marquis d'Oraison, nommé Prince d'Amour, refuse. Le Parlement se montre plus indulgent pour lui que pour le commis aux dîmes, & M. de Fuveau, fils du feu conseiller Puget, est nommé à sa place.

Des corporations entières essayaient d'échapper à ces distinctions qui n'étaient que coûteuses. Ainsi les apothicaires prétendaient que l'Abbé de la Jeunesse (ou de la Ville) n'avait pas le droit de prendre parmi eux ses officiers. La Cour, soigneuse de maintenir le droit des Couronnes, intervient encore & autorise l'Abbé « à nommer qui il voudra sans abus. » Celui-ci choisit naturellement parmi les

(1) Liaffe 1072. Bibl. Méjanes

(2) V. note C, la requête du sieur Dumont.

apothicaires, & Salvecane, l'un d'entre eux, est nommé enseigne.

D'autres fois, au contraire, il s'agissait de privilèges & prérogatives disputés entre ceux qui prenaient part aux charges & aux honneurs de la Bazoche. L'année 1584 semble avoir été une des plus orageuses de cette histoire. Une grande affaire divisait les principaux suppôts de la Bazoche. Le 30 mai, M^e Antoine Guigues, audiencier, venait se plaindre d'un grave empiètement des notaires. Il remontrait que « de toute ancienneté, il est d'usage que le roy de Bazoche donne huit torches de cire blanche, avec leurs panonceaux de taffetas pour la décoration de la procession qui se fait le jour de la Fête-Dieu, & qu'elles sont portées par quatre notaires, par les audienriers & plusieurs autres clerks du greffe de la Cour ; & quoique cela ait été toujours gardé, M^e Bertrand Borrelly, roy de la Bazoche en la présente année, par certaine animosité, veut bailler & faire porter les torches à huit notaires & en priver les audienriers & autres clerks. Chose qui ne doit, sans correction, être tolérée & qui pourrait amener quelque désordre & esclandre. » M^e Guigues demande donc qu'on partage les torches. La Cour, comprenant toute l'importance du débat, s'empresse « de commettre MM. Antoine de Saint-Marc & Cl. Arnaud, conseillers, pour ouïr le roy de Bazoche & les syndics des notaires. » L'affaire est jugée en grande hâte, & le même jour, dans le parquet de

l'audience, Guigues, Borrelly & deux syndics des notaires comparaissent devant les Commissaires. M^e Guigues expose de nouveau ses réclamations. Les syndics des notaires soutiennent énergiquement les droits de leur corporation. Ils prétendent « que les torches ont toujours été portées par huit notaires, comme étant les prieurs de la Bazoche, & présidant aux assemblées qui se font d'icelle, & si, durant quelques années, aucuns clercs du greffe ont porté les torches, ç'a été de leur consentement & pour les contenter aucunement, non que pour cela ils puissent prétendre aucune possession. Au contraire, ils soutiennent que lesdits notaires sont toujours en possession de porter les torches comme représentant les quatre secrétaires des commandements. »

A cette fière déclaration, M^e Guigues répondait « que les audienciers ont porté les torches comme leur appartenant par trois pertinentes raisons : 1^o parce qu'ils ont été honorés d'être audienciers & serviteurs de la Cour, & comme tels, doivent être honorés en ladite Bazoche, selon l'état & charge qu'ils exercent ; 2^o parce qu'ils sont greffiers & secrétaires de l'état de la Bazoche, & comme tels doivent représenter les quatre secrétaires des commandements & non autres ; 3^o ils sont les premiers & principaux suppôts de la Bazoche & prêtent aux charges & dépenses qui se font pour l'état & soutienement d'icelle ; & quant auxdits notaires ils ont leurs états érigés en offices & sont étrangers aux

charges & dépenses de la Bazoche. Et s'ils se disent Prieurs de la Bazoche, & comme tels président aux assemblées qui se font d'icelle, on répond qu'ils se doivent contenter d'un tel honneur, comme le plus haut & plus digne auquel ils puissent aspirer, & laisser le reste aux audienciers & clerks du greffe. Car de vouloir faire l'état de président & de secrétaire comme lescits notaires présupposent, cela est hors de toute raison, pour être deux états & charges incompatibles. » Le Cicéron du greffe déclare de plus « que lescits audienciers & clerks se trouvent ordinairement en meilleur équipage qu'ils peuvent auxdites assemblées & processions du jour de la Fête-Dieu, pour l'honneur & décoration d'icelle &, par contraire, il ne s'est jamais vu que les notaires se soient trouvés auxdites processions, sauf ceux qui tiennent les torches. »

M^e Borrelly, ému sans doute par cette vigoureuse argumentation, se contente de faire observer que son père a déjà promis « de bailler lescites torches à huit de ses confrères & qu'il ne peut révoquer ce que son père a fait. » On voit d'ici la gravité avec laquelle ces prétentions diverses se débattent, & on ne s'aperçoit pas que, juges ou parties, nul ait fouri en les entendant.

Les Commissaires entrent en la Grand'Chambre, & après qu'ils ont fait leur rapport à la Cour, celle-ci, ne voulant refuser satisfaction à personne en si grosse affaire, décide que, « pendant la controverse

& jusqu'à ce qu'autrement en soit ordonné (formule qui équivaut à un jugement définitif, ou au renvoi à une commission), les torches seront données, deux aux audiciens civil & criminel de la Cour, & le reste aux notaires. »

Quelques années plus tard (9 mai 1596), à propos d'une autre élection de Bazoche, une dispute analogue, dispute de préséance, s'élevait entre les notaires & les procureurs au siège. Les Conseillers commissaires, indécis, les renvoyèrent à se pourvoir devant la Cour. Ne nous étonnons pas trop, du reste, de l'ardeur & du sérieux de ces disputes mesquines. Les discussions de préséance, les querelles de vanité poussées jusqu'au scandale & au sang occupent une grande place dans l'histoire du Parlement de Provence; elles en ont une aussi dans celle de l'ancienne monarchie.

Enfin le Parlement, à certains jours, rappelait ces royautés éphémères au respect & à la subordination qu'elles semblent avoir été parfois tentées d'oublier. Le 31 mai 1581 « la Cour étant rassemblée pour se rendre à la Procession » le fils du sieur de la Bastide, Prince d'Amour, Bertrand Borrelly, Roi de Bazoche, & André Audiffrédy, Abbé de la Jeunesse, se dispensèrent de remplir le devoir ordinaire. Aussitôt grand émoi. Les gens du roi ne laissèrent pas impuni un tel scandale, & dès le lendemain, Monier, avocat général, Piolenc & Rabasse, procureurs généraux, entrent à la Cour & remontrent « qu'au mé-

pris de l'ancien usage respecté jusqu'à la veille, les trois dignitaires en question n'ont pas daigné se présenter à la Cour & lui rendre le devoir & honneur qui lui est dû. Et pour garder qu'à l'avenir on ne se licentiât à faire de semblables fautes, ils requièrent que les trois coupables soient condamnés à une amende envers le roi telle que la Cour avisera. » Et immédiatement la Grand'Chambre condamnait le Prince d'Amour à vingt écus d'amende, & les deux autres à dix écus.

Ce n'est pas du reste sur les acteurs seuls que s'exerçait la surveillance du Parlement ; elle atteignait aussi les pièces. La censure préalable existait à Aix au seizième siècle.

Le 1^{er} juin de cette fameuse année 1584, un conseiller « remontre que la veille, jour de la Fête-Dieu, il se récita quelques farces où il se proféra plusieurs paroles sales & déshonnêtes & que ceux qui jouent les dites farces se licentient trop & dénigrent l'honneur d'aucuns (1) » Le Parlement, pourvoyant à l'avenir, décide que « dorénavant sera fait commandement aux consuls de cette ville d'Aix de ne permettre qu'il se récite aucunes farces par la ville, qu'elles n'aient été vues six jours auparavant par deux Conseillers de la Cour commis à ce, appelé le Procureur général ; & pour le présent il décide que seront lesdits joueurs de farces ajournés en personne pour répondre sur ce qu'ils feront interrogés. »

(1) Registres du Parlement, année 1584.

Quand on rapproche cette défense de certains passages un peu gras, comme disait Benoët de sa deuxième tragédie, & qu'on se rappelle « qu'elle a été jouée aux applaudissements publics », & dédiée à un grave magistrat, il en faut conclure ou que la farce de 1584 renfermait de terribles énormités, ou que la pudeur publique n'était pas facile à alarmer, ou plutôt encore qu'à Aix comme à Athènes, la censure n'était que politique, ne proscrivait que les attaques personnelles, & garantissait peu la délicatesse & la moralité.

Peut-être cette étude paraîtra-t-elle bien longue pour l'importance de l'œuvre; mais si oublié que soit l'auteur, & si mince que soit le volume, il me semble, si l'on regarde la date & le lieu de la représentation, qu'elle justifie l'intérêt que nous lui avons accordé, au triple point de vue historique, moral, & littéraire.

Historiquement, elle se rattache à un moment décisif de l'histoire de Provence, celui qui marque sa réunion définitive à la France. Elle a figuré avec honneur dans les fêtes qui ont célébré le triomphe de Henri IV à Aix. Elle nous a permis d'ajouter en passant quelques lignes à une histoire toujours intéressante en France, celle du théâtre, & aux annales de la Bazoche, qui s'y rattachent si étroitement. Elle aide à expliquer le long succès de la Ligue.

Elle nous renseigne exactement sur l'état des mœurs & du goût. Elle nous montre combien les esprits, alors si ombrageux sur tout ce qui tenait à l'orthodoxie, l'étaient peu sur ce qui tenait à la décence. Ces énormités rabelaisiennes que nous n'oserions pas réimprimer aujourd'hui, ont été représentées dans une salle de l'Archevêché par les enfants des meilleures familles, &, d'après l'attestation de Sobolis, elles faisaient partie d'un système d'éducation (1). Quel vif tableau de l'esprit du temps, quand on rapproche des massacres de 1562, des fureurs ligueuses & théologiques de Génébrard, de la jalouse orthodoxie du Parlement, ces ébattements sans vergogne, cette âpreté de joie, cette crudité d'expression du seizième siècle « en ses lieffes. » Nous y voyons quelle était la longanimité de la censure en ce temps-là, & il faut nous rappeler à ce propos que les censeurs ne font en général ni plus ni moins sévères que le public.

Ce petit livre nous a montré où en était alors le goût public à Aix, la nature des œuvres représentées nous permettant de conclure légitimement quelles étaient les préférences des spectateurs. Benoet du Lac prétend écrire deux tragicomédies, & sous ce titre nouveau nous retrouvons bel & bien la reproduction des œuvres qu'avait aimées le passé.

(1) « C'était un moyen de faire parvenir les enfants en éloquence. » Journal de Sobolis, juin 1595.

Et cependant C. Bonet est un homme instruit : il a voyagé ; il a assisté probablement à Paris à quelque représentation classique ; il a dû lire les œuvres alors vantées par les lettrés. Si donc, après tout cela, il persévère encore avec cette sécurité de conscience dans les vieux errements, cela prouve combien les anciennes formes étaient restées chères à la foule.

Benoet du Lac est probablement le dernier en France qui ait fait représenter des Moralités. Or, si l'on a raison de rechercher curieusement le nom des inventeurs d'un genre, ne doit-on pas aussi une mention à ceux qui les derniers lui sont demeurés fidèles ?

A ce titre, le souvenir de Benoet du Lac ou Claude Bonet méritait d'être recueilli, au moins pour conserver une date.

Aix, 1^{er} septembre 1861.







NOTES.

NOTE A.

La marque qui figure à la première page du livre de Benoet du Lac se retrouve sur plusieurs volumes sortis des presses de J. Courraud, sur la *Guisfaded provençale*, de Jacq. D. Meyrier, 1596; sur un petit volume l'*Epithalamium atque Epicharistium doctore, publice pronuntiatum a nobili & egregio domino Marc. Anton. Deforesta, artium & medicina doctore*, 1612. Cependant il ne faudrait pas en faire honneur à l'imagination de Courraud. Il l'avait empruntée à l'un de ses prédécesseurs, P. Roux, qui, sorti d'Avignon, fonda le premier une imprimerie à Aix. Elle se voit sur le premier volume publié par lui dans cette ville : le *Traité de l'Eglise de Dieu*, par Pellicot. On lit à la première page : « On le vend à Aix, en la boutique de Thomas Maillou, libraire en la Basse Court du Palais, avec permission, 1574; & à la dernière : « Imprimé à Aix en Provence, par P. Roux, 1575, au devant la grande église St-Sauveur. » La seule différence entre les deux marques, c'est que celle de P. Roux porte à droite & à gauche du chardon les deux initiales P. R.

Pierre Roux, lui-même, avait pris la devise & la marque d'Etienne Groulleau, libraire-imprimeur à Paris, entre les années 1547 & 1565 (V. Silvestre. *Marques Typographiques*, Paris, Jannet, 1853), sans autre changement qu'une exécution plus délicate de la vignette & les initiales P. R., substituées à celles de l'imprimeur parisien.

A Paris même, Ambroise Drouart, 1583-1608, reproduisait le chardon avec quelques embellissements; V. Silvestre, n° 752.

Le livre du *Consulat*, publié en 1577, par le même P. Roux, à Aix & à Avignon, porte une grande vignette évidemment italienne. On y voit deux gros navires & dans le ciel quatre saints sur une même ligne, chacun avec son nom italien : S. Antonio, S. Nicola (sic.), S. Helme, S. Chiara.

Les imprimeurs aixois, du reste, semblent avoir ainsi volontiers puisé dans le fonds public, & n'avoir pas attaché grande importance à la marque. On dirait qu'ils la regardent moins comme un signe de propriété que comme un simple enjolivement. Courraud a quitté quelquefois le chardon pour un guerrier armé (un Saint-Georges, sans doute) tenant une épée d'une main & de l'autre un bouclier vu à revers, & portant ces mots : « J'espère en Dieu qui m'aidera. » On la trouve sur un livre imprimé par lui en 1603, *Attestations des cures faites par le sieur de Castelmont, Médecin espargérique en la ville d'Aix*. C'est à peu de chose près la marque & la devise qu'on voit sur un livre publié en 1577 par Thomas Maillou, le prédécesseur de Courraud. Seulement le guerrier, cette fois, plonge son épée dans la gueule d'un dragon. Maillou l'avait prise de B. Bonhomme, imprimeur à Avignon, de 1553 à 1557. (V. Silvestre, *Marq. Typographique*, n° 581). Sur un autre livre de Courraud, *Dialogue Apologique de la Médecine spagirique de Castelmont*, 1607, on voit les armes de France & de Navarre dans le collier de l'Ordre. Maillou a tantôt la marque indiquée plus haut, tantôt une vignette qui représente une femme armée de toutes pièces, ayant dans la main droite un livre surmonté d'un hibou, dans la main gauche une épée; en légende, ces mots : *Virtuti omnia parent*. Telle est la marque d'un des livres les plus curieux qu'il ait publiés, le *Panegyrique de l'Henoticon*, par Honoré du Laurens, violent manifeste catholique de celui qui devait être plus tard l'âme de la Ligue en Provence. On la retrouve sur le *Chasse Peste de Beaufort, en deux traités*. On peut remarquer, à propos de ce dernier livre, qu'au début du dix-septième siècle les presses d'Aix ne semblent plus fonctionner que pour les médecins & leurs querelles. Les titres de ces volumes ont quelque chose de tout à fait galant & original. Après le *Chasse Peste*, c'est la *Correction par manière d'enseignement du dialogue apologique du Sieur se disant de Castelmont*; par Fontaine, &c., 1607; & surtout *Le Gourdin de la Correction de Maître Jacques Fontaine, docteur-médecin, par le sieur de Castelmont*, 1607. C'est une bibliothèque qui manquait à Molière !

NOTE B.

Je citerai un court échantillon du langage de Tivan le Savoyard :

Tiv. *Or sur de par cincanta Diablou
Noztrou sen ben miserablou.
Y dion que notron pouvrou Dou
Sen & ja fouy de mala pou.
Bentou' li furen rendre gourze.*

*Se Di ne no fa tan de ben
De no garda de fausse zen
Et de noblesse & de zendarme.*

*Frandi n'aren no zame bout
A tan de fasseri de guera.
Voy é me fo vendre una téra,
Deman 'un prà, après deman
A 'Di ma téra per un blan.
Mon principà per l'interé !*

*Dei poé no n'aven eu bon sei,
Que notron Dou per mala crenci
Voli crocheta la Prouenci :
Mé sozecu se son trompa.
Hé mon bon Di ne vu tou pa
De le zendarme no garda
Et per ta bonta engarda
Que noutre rave ne se zelon.*

NOTE C.

Voici deux pièces inédites qui pourront donner une idée du langage & du style administratif du royaume de Bazoche à Aix. C'est : 1° une commission donnée pour la levée des Impôts :

« Touffants, par fortune de Bonheur, Roy de Bazoche — à M. Lois

de Manosque, Sébastien du Loup, Ylaire Genesi & Jehan Bonnet, & à chacun de vous Salut. Nous n'avons rien tant désiré depuis — nostre advenement en ce roiaume que de maintenir nos suposits aux franchises & immunités esquelles nous les avons trouvés sans avoir rien plus — voulu exiger sur eux que ce que d'ancienneté nos prédécesseurs ont acoustumé prendre. Qui sont les quatre fols que nous levons sur chacun de nosdits — suposits destinés pour la décoration de la procession du jour de feste dieu. Lesquels nosd. suposits se sont montrés si prompts auxd. paiemens qu'il — ne nous en demeure aulcun regret ni scrupule de leur bonne volonté. Reste maintenant de prouver pour la p^{re}. année p^r lad. exaction de personnes — capables à cet effet. A ces causes confians de vos sens, souffisance, probité, légalité, expérience & bonne diligence au — faict des finances Nous vous avons choisi commis & depputé, commettons & depputons par ces présentes, que vous levez & exigez par vous — vos commis & depputés, lesd. quatre fols par chacun de nos suposits, exempts & non exempts, privilégiés & non privilégiés. Lesquels ainsi reçus — & mis entre vos mains & coffres, emploierez ainsi qu'il vous fera par nous ordonné. En contrainnant à ce faire & souffrir tous nosd. — suposits par prinse & vente & délivrance de leurs biens meubles & immeubles, detention & emprisonnement de leurs personnes comme tous nos propres deniers & affaires. Nonobstant opposition ni appellion quelconques. Pendant lesquelles & sans préjudice d'icelles ne voulons être différé attendu la celerité du cas de quoi s'agit. De ce faire vous donnons pouvoir & mandat spécial. Mandons & commettons à tous les officiers, justiciers & suposits, & mesme au premier huissier & fergent sur ce requis, que, à l'advenir & ce faisant, obéissent & exécutent ces présentes selon leur forme & teneur.

Donné à Aix le sixième May l'an mil cinq cent septante sept.

TOUSSAINTS.

Par le roy lui présent

GUIGUES.

Au bas à droite est un large cachet, sans doute celui du Roi de Bazoche, mais l'empreinte en est peu marquée. On ne distingue qu'une couronne surmontant un écu, aux deux côtés duquel est un croissant. De la légende on ne peut lire que les lettres A L A.

2° Une requête adressée au Parlement par un roy de Bazoche : * Sup-

plie humblement M^r Nicolas Dumont roy de Bazoche que pour la plus grande décoration de la Cour est de coustume de tout temps créer & instituer ung roy de Bazoche pour avec ses officiers & suppositz marcher à la procession du jour de la Feste-Dieu pour honorer & révéler *corpus Domini*. Or ayant en ceste présente année les suppositz de lad. Bazoche esleu pour leur Roy le suppliant il aurait suivant la coustume ancienne procédé à la création de ses officiers. La plupart desquels ont presté le ferment en tel cas requis & sont prests à satisfaire au devoir de leur charge & vollunté de leur Roy & les autres se rendent reffusants Le reffus desquels pourrait être cause d'un grand désordre au jour de la Feste-Dieu si promptement par la Cour ne luy est prouvé de tel remède quelle connaitra estre nécessaire.

Quoi considéré & à ce que nul désordre n'adviegne durant la procession de la Feste-Dieu ains que toutes choses aillent en son rang pour l'honneur & révérence de Notre Seigneur & décoration de la Cour par le bon plaisir d'icelle ordonner commandement être fait à tous suppositz de Bazoche ayant esté esleus officiers par le suppliant leur Roy de incontinent & sans delay aller prester le ferment en tel cas requis & acoustumé entre les mains du suppliant de bien & duement s'acquitter du devoir de leur charge. Autrement & à faute de ce faire qu'ils seront prins & saisis au corps, etiam par main mise & constitués prisonniers aux prisons du pallas. Et ou tels officiers esleus par le suppliant ne se pourront trouver qu'il sera enjoinct à leur pere de iceux présenter par tout le jour. Autrement..... qu'il sera permis au suppliant prendre d'autres officiers aux despens de tels reffusans. Veu mesmes l'occasion pour laquelle tout se fait qui est comme dict est pour la révérence de Notre Seigneur & décoration de la Cour.

Le 5 mai 1580.

Signé : GEOFFROY.

Signé par le conseiller ANTELMI.

Parmi les représentations théâtrales qui ont dû avoir lieu à Aix, j'ai tenu à ne signaler que ce qui avait bien authentiquement un caractère dramatique. J'aurais pu cependant rappeler encore les faits indiqués par Boisson Lafalle Cons. en la Cour des comptes d'Aix (V. Bibl. Méjanes, *Ordre tenu par les SS. des Comptes à l'arrivée du roy Charles IX en Provence*).
• Les rues étaient tendues & couvertes, sur les carrefours desquelles

on avait dressé bon nombre *de jeux, moralités*, avec chançons nouvelles chantées sur des échafaux par la jeunesse de la ville avec plusieurs autres allégresses, pompes, théâtres, trophées, colonnes & pyramides, flancées à l'honneur & gloire de Sa Majesté, le tout dressé par un Jean Durand, docteur ès droit..... estimé de bon savoir, bien versé aux histoires & affaires politiques. * Mais on voit qu'il n'indique pas le sujet de ces jeux.

Je dois, avant de finir, corriger une erreur (p. 49, note 2). Le *Procès (& non la Défaite) de Carnaval* n'appartient pas à Brueys, mais à un anonyme, M. D^{xxx}. (*V. Jardin deys Musos prov. & Poésies provençales des XVI^e & XVII^e siècles*, par A. Mortreuil, Marseille, 1843. Préface.)

SUR J.-B. BELLAUD, PROVENÇAL.

Je voudrais ajouter ici quelques détails à ceux que j'ai donnés (page 69) sur l'auteur peu connu de *Phaëton*.

J'ai dit qu'il était sans doute le frère de Louis Bellaud, ou Bellaud de la Bellaudière. Celui-ci, en effet, en plusieurs endroits de ses *Obros & Rimos* parle de son frère, chanoine de Lyon, qui est tantôt dans cette ville & tantôt à Paris. C'est de lui qu'il attend sa délivrance; c'est lui qui obtient le bienheureux * parchemin royal qui le fera sortir de cette prison dure. * Or, c'est à Lyon qu'a été imprimée la *Bergerie tragique*; c'est de Lyon qu'est datée la dédicace; c'est à Lyon encore que J.-B. Bellaud avait publié l'*Hymne de la victoire de Monfieur, Frère du Roy, obtenue entre Jarnac & Châteauneuf*, B. Rigaud, 1569. Mais il n'y demeurerait pas toujours, & plusieurs pièces de vers, imprimées avec le *Phaëton*, nous prouvent qu'il a pendant plusieurs années suivi la cour; qu'il y était lié avec des gens de lettres; qu'il chantait lui-même les puissants (entre autres le comte H. de Tende, comme il convenait à un Provençal bon catholique), & qu'en échange il était protégé par de grands personnages; ce qui explique comment il a eu le crédit nécessaire pour tirer son frère d'un mauvais pas. Remarquons qu'il s'appelle partout Bellaud tout court, ce qui prouverait, comme on pouvait le soupçonner, que la Bellaudière est un sief poétique dont L. Bellaud s'était investi de son autorité privée.

Mais J.-B. Bellaud n'est pas seulement poète, c'est aussi un orateur, orateur latin, ce qui va bien à son caractère ecclésiastique. Je possède

trois discours de lui portant ces titres : 1° *Illustrissimi Principis Claudii Lothareni Ducis Aumalides & Francia Paris funebris Oratio*. Ad illustr. principem Ludovicum de Gonzaga ducem Niverniensem. Lutetiae, apud F. Morellum, Typ. Regium, 1573. 2° *Ill. ac Seren. Magni Ducis Hetruria Cosmi Medici funebris Oratio*. Ad Christianiss. Gallorum Reginam Catharinam a Medicæis. 3° *De Obitu Caroli IX Christianissimi Francorum Regis I. Bapt. Bellaudi funebris Oratio*. Ad Catharinam Reginam Regum Matrem & Francorum Redtricem. Apud Morellum, 1574. Bellaud, voulant populariser sa gloire, traduit lui-même le dernier discours. (V. Bibl. impériale, Catalogue de l'Hist. de France, t. 1^{er}, p. 287, n° 374. *Oraison funèbre du trespas du Roy treschrestien Charles neuvième*, par J.-B. Bellaud, Provençal. A la Reynemère. Paris, Morel, 1574.)

Il ne faudrait pas lire ces discours sans contrôle. Ce sont, avant tout, des panégyriques. L'auteur y outrepasse même tous les privilèges de l'oraison funèbre. Cosme de Médicis, premier grand-duc de Toscane, servile & rampant devant Charles V, despote avec ses sujets, perfide envers ses ennemis, soupçonneux & dur, tyran des consciences, livré à des intrigues mesquines & à une avidité fardide, devient dans le discours de Bellaud le modèle des souverains & l'envie du monde. L'oraison funèbre de Charles IX est plus menteuse encore. Nous admettons qu'il loue son aptitude extraordinaire pour tous les arts, son talent de parole. Mais il ose nous dire qu'il était tellement sensible aux larmes & aux gémissements de ses sujets qu'on a pu attribuer sa mort au chagrin que lui ont causé les derniers troubles. Il écrit : « *Inusitatam inauditamque prudentiam metientes, nil nisi divinum, & quod propius ad caelitem naturam accedat, de tanto Francorum Rege commemorabimus.* » Et presque au lendemain de la Saint-Barthélemy, il lui adresse cet impudent éloge : « *Si morum integritatem & mansuetiorem naturæ dulcedinem quærimus, nihil eo rectius, blandius, aut amabilius fingi potuit.* »

Au reste, ce discours est le plus mauvais des trois. Il y a dans tous abus de souvenirs antiques ; mais ici l'abus est plus choquant encore. L'enfance menacée de Charles IX (dont il avait assez vivement retracé les périls) lui rappelle malheureusement l'enfance héroïque d'Hercule, & dès qu'une fois il s'est avisé de ce malencontreux parallèle, il le poursuit dans toute la vie de son héros. Notons, à la décharge de Bellaud, que dans le même temps, *Ronsard* écrivait le *Tom-*

beau du feu Roy tres-chrestien Charles I X, prince tres-débonnaire, tres-vertueux & très-éloquent & qu'on y trouve à la fois & ce vers :

Disons-nous sa douceur à nulle autre seconde !

& la comparaison avec Hercule au berceau affailli par des serpents.

Cependant, si nous regardons la forme, elle est généralement pure (sauf une irrégularité qu'il affectionne). Il y a une certaine largeur dans la composition, de l'harmonie & de l'ampleur dans la phrase, une reproduction assez fidèle de la période cicéronienne, & de ses procédés ordinaires. Une chose à noter chez Bellaud, c'est un sentiment monarchique & chrétien qui fait que, tout cicéronien qu'il est, il inflige à Cicéron, approuvant la mort de César, un blâme bien rare dans ce xvi^e siècle, si amoureux de l'antiquité : « At postea imprudens republ. ipsam *fefellit* & *senatum in parricidium* induxit. » Il a du reste de l'instruction, il a lu les philosophes ; enfin ses discours donnent l'idée d'un esprit élégant & cultivé.

Son éloquence semble avoir été goûtée de ses contemporains. Le premier discours a été prononcé devant une assemblée de prélats ; le second devant des princes ; le troisième a un caractère tout à fait officiel. Ce n'est pas l'oraison funèbre de Notre-Dame ou de Saint-Denis (De Thou en nomme l'auteur, c'est Arnault Sorbin) ; mais cependant Bellaud nous apprend qu'il a pris la parole par ordre de la Reine, & il a un imposant auditoire, des princes, des courtisans, le parlement, le clergé.

Maintenant y a-t-il témérité à vouloir retrouver dans l'orateur le frère de La Bellaudière, le chanoine de Lyon, l'auteur de *Phaëton* ? Il me semble qu'il y aurait bien plus d'in vraisemblance à supposer deux hommes portant exactement le même nom, prêtres tous deux, fortis du même pays, ayant vécu en même temps, dans les mêmes lieux, de la même vie, suivi les mêmes études, éprouvé les mêmes préoccupations habituelles. En effet, si *Phaëton*, en 1574, est inspiré par les *Tumultes civils*, l'auteur des Discours, dans sa dédicace au duc de Nevers, 1573, gémit sur les misères de la France, & nous voyons au même endroit qu'à Blois, en 1572, il lui présentait un travail encore inachevé où il comparait les guerres civiles d'Appien à *ces malheureux temps*. Les Oraisons funèbres prouvent une culture distinguée : mais si *Phaëton* est détestable, ce n'est pas faute d'étude ; bien au contraire. C'est l'œuvre d'un savant homme qui s'entend d'autant moins à ma-

nier le français qu'il est plus à l'aïse avec le latin ; & là même, Bellaud cesse d'être clair, dès qu'il abandonne la prose. A deux de ses discours il a joint quelques vers latins sous le titre de *Tumulus*. Ils sont aussi obscurs & aussi entortillés que ceux du *Phaëton*.

En vain croirait-on trouver une objection dans la présence de Bellaud à Lyon, dans l'année même où il prononçait à Paris ses deux oraisons funèbres. Le *Phaëton* nous apprend qu'il était à Lyon en décembre 1574. Mais les discours sont bien antérieurs, l'un est du 27 mai, l'autre du mois de juin, & Bellaud lui-même, dans son livre, semble nous dire que ce sont les troubles qui l'ont chassé de Paris.

Il est d'ailleurs assez difficile de saisir le lien qui peut rattacher à ces troubles l'aventure de Phaëton, telle que la raconte J.-B. Bellaud : à moins qu'il ne prétende désigner par là Coligny & les protestants. En tout cas, il faut avouer que, s'il a voulu que ses allusions fussent discrètes, il a parfaitement réussi.

La *Bibliothèque française* de La Croix du Maine, &c. (1772, tome IV), attribue à un même auteur *Phaëton*, l'*Hymne de la victoire de Monsieur*, & l'*Oraison funèbre de Charles IX* ; elle ne parle pas des discours latins.





419.105

ADDITIONS

Page 35, ligne 3. On aura pu remarquer que ce portrait que la Sageffe fait d'elle-même rappelle exactement la figure qui se trouve dans la marque de Th. Maillou, décrite page 92, ligne 23, & qui, elle-même, n'était probablement que la reproduction de quelque peinture allégorique bien connue à Aix.

Page 69, ligne 10. On pourrait rapprocher de cette représentation le passage suivant de Sobolis : « Le jeudi 5 avril 1589, est arrivée en cette ville d'Aix la princesse nommée Catherine de Lorraine (lisez Christine), femme du duc de Florence, à laquelle on a fait trois entrées....., & à cause de la guerre, l'entrée était le Crucifix, l'Eglise, la Noblesse & le Peuple qui portait toute la charge. »

Cela rappelle aussi le tableau singulier qui a été conservé à l'Hôtel-de-Ville d'Aix jusqu'à la Révolution, qui le brûla, & dont on retrouve la gravure à la Bibliothèque, dans un recueil formé par M. de Saint-Vincens. Dans le haut du tableau, sortant des nuages, on voit deux mains qui tiennent une sorte de cadre en forme de cœur, au dessus duquel flotte une banderole où on lit ces mots : *Nichil aliud in nobis*. Dans ce cadre, sous un soleil ardent, est la Provence couverte d'un manteau bordé d'hermine & fermé de fleurs de lys, agenouillée au pied d'un crucifix. Dans le bas du tableau, sur un terrain aride, entouré de maigres buissons, il y a trois personnages en costume du seizième siècle. A droite, un gentilhomme représentant la noblesse, un gant dans la main gauche, plume au chapeau, petit manteau sur l'épaule, épée au côté, à gauche, un homme d'église, tous deux debout, la tête haute, dans une attitude aisée, posent la main droite sur le cadre plutôt qu'ils ne le soutiennent. Au milieu, supportant tout le poids de la Provence, est un pauvre homme en costume de paysan, gros, rouge, les bras nus, coiffé d'un mauvais chapeau, habillé d'une fouquaille brune, chaussé de foulards & de *houfiaux* grossiers, une serpe & une doloire passées dans la ceinture, un pied posé sur un petit tonneau, l'autre fortement appuyé à terre, les épaules courbées, la tête inclinée péniblement sous son fardeau, dans l'attitude du *pauvre bûcheron* de La Fontaine, de ce *Malheureux* « gémissant & courbé » qui fait une si

dramatique & si lamentable peinture de l'état du pauvre peuple au dix-septième siècle.

Point de pain quelquefois, & jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

A ses pieds sont ses instruments de travail, une faux, un marteau, &c.
Au dessus de sa tête est écrit Tiers-Etat.

On ne fait ce qui doit le plus étonner dans cette peinture, ou de la verve railleuse du peintre, ou de la longanimité insolente des privilégiés acceptant & exposant publiquement cette plaisanterie à leur adresse. Le Tiers-Etat opprimé se consolait ainsi en riant des oppresseurs & de lui-même ; & cela se comprend d'autant mieux que peintres & auteurs appartenaient au Tiers. Nous voyons que les privilégiés ne s'en fâchaient pas. Ils disaient probablement, comme plus tard ce ministre : « Qu'ils rient, pourvu qu'ils paient. » On a vu bien d'autres fois du reste cette liberté populaire, si familière au seizième siècle, se manifester ainsi au milieu même des pompes officielles.

Mais le peuple d'Aux ne prit pas toujours gaiement cette représentation de ses misères. Aux approches de la Révolution, la politique s'empara du tableau de l'Hôtel-de-Ville. Dès 1787, Boyche, dans sa *Description historique, &c., de la Provence*, lançait contre cette peinture un obscur & emphatique réquisitoire, où il la signalait comme un outrage permanent & public à l'un des ordres de la nation. Bientôt (une reproduction à la plume porte la date de 1789), pour exciter & entretenir les ressentiments du peuple, on la gravait avec cette inscription : *Allégorie dédiée au Tiers-Etat, d'après le tableau..... représentant la composition des Etats*. Cette gravure paraît avoir été fort répandue ; on en fit plusieurs éditions : J'en ai pu voir deux chez M. Rouard. Outre celle qu'a recueillie M. de Saint-Vincens, il en est une autre plus grossière, & dans la manière de toutes les gravures populaires.

M. Roux-Alphéran a été le premier à rapprocher le passage de Sobolis du tableau de l'Hôtel-de-Ville. (*Recueil de Mémoires, &c.*) Seulement il me semble avoir eu tort de penser que l'entrée était un tableau. Les Entrées paraissent avoir été une sorte de représentation muette. Sobolis parle souvent de ces Entrées : je n'ai pas cité tous les passages, parce que je cherchais ce qui était vraiment représentation

dramatique. Mais je lis entre autres descriptions de ce genre, en 1590 : « A la porte des Augustins, y avait une belle *entrée* de plusieurs histoires & de quatre planètes, & ayant deux hommes & deux femmes, Jupiter & Mars, l'Espérance & la Félicité » & quelques lignes plus loin : « M. Dufort a fait jouer l'*entrée* devant l'Altesse, en six personnages. » Ce ne font évidemment pas là des tableaux.

M. Roux-Alphéran tire de cette peinture une moralité singulière : « Au lieu, dit-il, d'employer ces déclamations si usitées de notre temps, nos bons aïeux préféraient exposer aux princes par d'ingénieuses allégories que les charges publiques pèsent ordinairement sur le pauvre peuple & que les gens puissants s'en affranchissent. » Nous ne voyons pas que les princes d'autrefois aient beaucoup profité de l'avis. Il faut être terriblement amoureux du passé, pour voir un idéal de gouvernement dans l'oppression, non pas même tempérée, mais constatée par une caricature.

Page 86, ligne 28. Le parlement, dans cette année 1584, paraît avoir été en veine de rigueurs. On voit dans l'exemplaire du *Don-don infernal* de la Bellaudière (Aix en Provence, chez Michel Goyzot, 1588) que possède M. Rouard, exemplaire si curieux & probablement unique, que la Bellaudière ne fut autorisé à publier son livre, après deux requêtes, qu'à la condition de faire des corrections minutieuses, de supprimer le nom de son geôlier, « & encores, changer les paroles qui se trouvent un peu trop piquantes, & de rayer les mots : lou payre, la mayre que malheiroux au monde l'an boutat satirique. » On voit jusqu'où allaient les délicatesses de la censure !

ERRATA

Au bas du titre, au lieu de C15. 15. CXV, lisez C15. 15. xcv.

Page 2, ligne 4, au lieu de 1586, lisez 1562.

Page 5, ligne 5 de la note, au lieu de Mirandole, lisez Merindol.

Pages 15-16 & dans la note, page 16, il faut supprimer le nom d'Audin. Les *Notes marginales* au commentaire de Masse n'ont qu'un auteur, le jurifconsulte François Dufort ou du Fort, Angevin, avocat au Parlement de Provence, & qui a joint à ce volume une traduction française de la *Généalogie des Comtes de Provence*, de F. de Clapiers. F. du Fort est encore l'auteur d'une foule de vers latins épars dans les divers recueils provençaux du temps. On sait que les poètes du seizième siècle se dépenaient volontiers en éloges & pièces liminaires.

C'est sans doute le même personnage qui, d'après Sobolis, faisait « jouer une entrée » devant le duc de Savoie arrivant à Aix. Ainsi, non-seulement c'était la Bazoche qui jouait les pièces; mais les seuls personnages mentionnés pour avoir inventé ou dirigé des divertissements sont des jurifconsultes, comme J. Durand, F. Dufort, Cl. Bonet.

Page 22, ligne 2 de la note. Comme les poésies de la Cépède ou plutôt la Ceppède sont peu connues, j'en donne ici le titre tout au long : *Les Théorèmes* de Messire Jean de la Ceppède, seigneur d'Aigalades, Chevalier, Conseiller du Roy en ses conseils d'Etat & privé, & premier président de la Cour des Comptes, Aides & Finances de Provence, sur le sacré mystère de notre Rédemption. Tolose. Veuve de Jacques Colomiez & Raymond Colomiez, 1613, in-4°. On y a joint l'imitation de quelques Psaumes de la pénitence, 2^{me} édit. Toulouse, 1612, avec une dédicace à M^{me} d'Ancezune, datée de 1594.

Page 73, ligne 16, au lieu de Peyrefc, lisez Peirefc.

412.165



